

INV. RÉSERVE

Yf 4,214

77



Aa 161+



835.29

64



Double Reserve,  
V  
15788.



Vf

4214



LETTRE  
SUR LA COMEDIE  
DE  
L'IMPOSTEUR.

D<sup>m</sup> N<sup>o</sup> 3024.



---

MDCLXVII.



LETTRE

DE LA COMEDIE

DE

LEMPLOI

DE



INDICATEUR



## AVIS.

**C**ETTE Lettre est composée de deux parties : la premiere est une relation de la representation de l'Imposteur, & la derniere consiste en deux reflexions sur cette Comedie. Pour ce qui est de la relation, on a crû qu'il étoit à propos d'avertir ici, que l'Auteur n'a vû la piece qu'il rapporte, que la seule fois qu'elle a été représentée en public, & sans aucun dessein d'en rien retenir, ne prevoyant pas l'occasion qui l'a engagé à faire ce petit Ouvrage : ce qu'on ne dit point pour le louer de bonne memoire, qui est une qualité pour qui il a tout le mépris imaginable ; mais bien pour aller audevant de ceux qui ne seront pas contents de ce qui est inséré des paroles de la Comedie dans cette Relation, parce qu'ils voudroient voir la piece entiere, & qui ne seront



pas assez raisonnables pour considérer la difficulté qu'il y a eu à en retenir seulement ce qu'on en donne ici. L'Auteur s'est contenté la plupart du tems de rapporter à peu près les mêmes mots, & ne se bazarde guere à mettre des vers : il lui étoit bien aisé, s'il eût voulu, de faire autrement, & de mettre tout en vers ce qu'il rapporte, de quoi quelques gens se seroient peut-être mieux accommodés ; mais il a crû devoir ce respect au Poète dont il raconte l'ouvrage, quoiqu'il ne l'ait jamais vu que sur le theatre, de ne point travailler sur sa matiere, & de ne se bazarder pas à défigurer ses pensées, en leur donnant peut-être un tour autre que le sien. Si cette retenue & cette sincerité ne produisent pas un effet fort agreable, on espere du moins qu'elles paroîtront estimables à quelquesuns, & excusables à tous.



Des deux reflexions qui compo-  
sent la derniere partie, on n'auroit  
point vû la plûpart de la derniere ;  
& l'Auteur n'auroit fait que la pro-  
poser sans la prouver, s'il en avoit  
été crû, parcequ'elle lui semble  
trop speculative ; mais il n'a pas été  
le maitre : toutefois comme il se  
défie extremement de la delicatesse  
des esprits du siecle, qui se rebutent  
à la moindre apparence de dogme,  
il n'a pû s'empêcher d'avertir dans  
le lieu même, comme on verra,  
ceux qui n'aiment pas le raisonne-  
ment, qu'ils n'ont que faire de passer  
outre. Ce n'est pas qu'il n'ait fait  
tout ce que la brieveté du tems &  
ses occupations de devoir lui ont per-  
mis, pour donner à son discours l'air  
le moins contraint, le plus libre &  
le plus dégagé qu'il a pû ; mais com-  
me il n'est point de genre d'écrire  
plus difficile que celui-là, il avoüe



de bonne foi, qu'il auroit encor besoin de cinq ou six mois pour mettre ce seul discours du Ridicule, non pas dans l'état de perfection dont la matiere est capable, mais seulement dans celui qu'il est capable de lui donner.

En general on prie les Lecteurs de considerer la circonspection dont l'Auteur a usé dans cette matiere, & de remarquer que dans tout ce petit Ouvrage il ne se trouvera pas qu'il juge en aucune maniere de ce qui est en question, sur la Comedie qui en est le sujet. Car pour la premiere partie, ce n'est, comme on a déjà dit, qu'une relation fidele de la chose, & de ce qui s'en est dit pour & contre par les intelligens: & pour les reflexions qui composent l'autre, il n'y parle que sur des suppositions, qu'il n'examine point. Dans la premiere il suppose l'innocence de cette



piece, quant au particulier de tout ce qu'elle contient, ce qui est le point de la question, & s'attache simplement à combattre une objection generale qu'on a faite, sur ce qu'il est parlé de la Religion: & dans la dernière continuant sur la même supposition, il propose une utilité accidentelle qu'il croit qu'on en peut tirer contre la galanterie & les galans: utilité qui assurément est grande, si elle est veritable; mais qui, quand elle le seroit, ne justifieroit pas les defauts essentiels que les Puissances ont trouvez dans cette Comedie, si tant est qu'ils y soient, ce qu'il n'examine point.

C'est ce qu'on a crû devoir dire par avance, pour la satisfaction des gens sages, & pour prevenir la pensée que le titre de cet Ouvrage leur pourroit donner, qu'on manque au respect qui est dû aux Puissances: mais



aussi après avoir eu cette déference  
& ce soin pour le jugement des hom-  
mes, & leur avoir rendu un témoi-  
gnage si précis de sa conduite, s'ils  
n'en jugent pas equitablement, l'Au-  
teur a sujet de s'en consoler, puisqu'il  
ne fait enfin que ce qu'il croit devoir  
à la Justice, à la Raison & à la Ve-  
rité.

LETTRE



# LETTRE

## SVR LA COMEDIE

### DE L'IMPOSTEUR.

MONSIEUR,

Puisque c'est un crime pour moy que d'avoir esté à la premiere representation de l'Imposteur, que vous avez manquée; & que je ne saurois en obtenir le pardon, qu'en réparant la perte que vous avez faite, & qu'il vous plaist de m'imputer: il faut bien que j'essaye de rentrer dans vos bonnes graces, & que je fasse violence à ma paresse, pour satisfaire vostre curiosité.

Imaginez-vous donc de voir d'abord paroître une Vieille,

A



qu'à son air & à ses habits on n'auroit garde de prendre pour la mere du maistre de la maison, si le respect & l'empressement avec lequel elle est suivie de diverses personnes tres propres & de fort bonne mine, ne la faisoient connoître. Ses paroles & ses grimaces témoignent également sa colere & l'envie qu'elle a de sortir d'un lieu, où elle avoue franchement *qu'elle ne peut plus demeurer, voyant la maniere de vie qu'on y mene.* C'est ce qu'elle décrit d'une merveilleuse sorte: & comme son Petitfils ose luy répondre, elle s'emporte contre luy, & luy fait son portrait avec les couleurs les plus naturelles & les plus aigres qu'elle peut trouver; & conclut *qu'il y a long-temps qu'elle a dit à son pere, qu'il ne seroit jamais qu'un Vaurien.*



Autant en fait-elle pour le mes-  
me sujet à sa Bru, au Frere de  
sa Bru, & à sa Suivante; la passion  
qui l'anime luy fournissant des  
paroles, elle reüssit si bien dans  
tous ces caracteres si differens,  
que le Spectateur ôtant de cha-  
cun d'eux ce qu'elle y met du  
sien, c'est à dire l'austerité ridi-  
cule du temps passé, avec laquelle  
elle juge de l'esprit & de la con-  
duite d'aujourd'huy, connoist  
tous ces gens-là mieux qu'elle-  
mesme, & reçoit une volupté tres  
sensible d'estre informé dès l'a-  
bord de la nature des personna-  
ges par une voie si fidele & si a-  
greable.

Sa connoissance n'est pas bor-  
née à ce qu'il voit, & le caractere  
des absens resulte de celuy des  
presens. On voit fort clairement  
par tout le discours de la Vieille,



qu'elle ne jugeroit pas si rigoureusement des deportemens de ceux à qui elle parle, s'ils avoient autant de respect, d'estime & d'admiration que son Fils & elle pour Mr Panulphe : que toute leur méchanceté consiste dans le peu de veneration qu'ils ont pour ce saint Homme, & dans le déplaisir qu'ils témoignent de la déférence & de l'amitié avec laquelle il est traité par le maistre de la maison : que ce n'est pas merveille qu'ils le haïssent comme ils font, censurant leur méchante vie comme il fait, & qu'enfin la vertu est toujours persécutée. Les autres se voulant défendre, achevent le caractère du saint Personnage, mais pourtant seulement comme d'un zélé indiscret & ridicule. Et sur ce propos le Frere de la Bru commence déjà à faire voir quelle est



la veritable devotion, par rapport à celle de Monsieur Panulphe: de forte que le venin, s'il y en a à tourner la bigotterie en ridicule, est presque precedé par le contrepoison. Vous remarquerez s'il vous plait, que pour achever la peinture de ce bon Monsieur, on luy a donné un Valet, duquel, quoiqu'il n'ait point à paroistre, on fait le caractere tout semblable au sien, c'est à dire, selon Aristote qu'on dépeint, le Valet pour faire mieux connoître le Maistre. La Suivante sur ce propos continuant de se plaindre des reprimendes continuelles de l'un & de l'autre, expose entre autres le chapitre sur lequel Mr Panulphe est plus fort, *c'est à crier contre les visites que reçoit Madame; & dit sur cela, voulant seulement plaisanter & faire*



enrager la Vieille, & sans qu'il paroisse qu'elle se doute déjà de quelque chose, *qu'il faut assurément qu'il en soit jaloux*; ce qui commence cependant à rendre croyable l'amour brutal & emporté qu'on verra aux Actes suivans dans le saint Personnage. Vous pouvez croire que la Vieille n'écoute pas cette raillerie, qu'elle croit impie, sans s'emporter horriblement contre celle qui la fait: mais comme elle voit que toutes ces raisons ne persuadent point ces esprits obstinez, elle recourt aux autoritez & aux exemples, & leur apprend les étranges jugemens que font les Voisins de leur maniere de vivre: elle appuye particulièrement sur une Voisine, dont elle propose l'exemple à sa Bru comme un modele de vertu par-



faite, & enfin de la maniere qu'il faudroit qu'elle vécut, c'est à dire à la Panulphe. La Suivante repart aussitost, que la sagesse de cette Voisine a attendu sa vieillesse, & qu'il luy faut bien pardonner si elle est prude, parce qu'elle ne l'est qu'à son corps defendant. Le Frere de la Bru continuë par un caractere sanglant qu'il fait de l'humeur des gens de cet âge, qui blâment tout ce qu'ils ne peuvent plus faire. Comme cela touche la Vieille de fort près, elle entreprend avec grande chaleur de répondre, sans pourtant témoigner se l'appliquer en aucune façon: ce que nous ne faisons jamais dans ces occasions, pour avoir un champ plus libre à nous defendre, en feignant d'attaquer simplement la these proposée, & à evapo-



rer toute nostre bile contre qui nous pique de cette maniere subtile, sans qu'il paroisse que nous le fassions pour nostre interest. Pour remettre la Vieille de son emotion, le Frere continue, sans faire semblant d'appercevoir le desordre où son discours l'a mise: & pour un exemple de bigoterie qu'elle avoit apporté, il en donne six ou sept, qu'il propose, soutient & prouve l'estre de la veritable vertu. Nombre qui excède de beaucoup celui des bigots alleguez par la Vieille: pour aller au devant des jugemens malicieux ou libertins, qui voudroient induire de l'avanture qui fait le sujet de cette piece, qu'il n'y a point ou fort peu de veritables gens de bien, en témoignant par ce dénombrement, que le nombre en est grand en.



foy , voire tres grand , si on le compare à celuy des fieftez bigots , qui ne reüssiroient pas si bien dans le monde s'ils estoient en si grande quantité. Enfin la Vieille sort de colere ; & estant encore dans la chaleur de la dispute , donne un soufflet sans aucun sujet à la petite fille sur qui elle s'appuye , qui n'en pouvoit mais. Cependant le Frere parlant d'elle , & l'appellant *la bonne femme* , donne occasion à la Suivante de mettre la derniere main à ce ravissant caractere , en luy disant *qu'il n'auroit qu'à l'appeller ainsi devant elle ; qu'elle luy diroit bien qu'elle le trouve bon , & qu'elle n'est point d'âge à meriter ce nom.*

Ensuite ceux qui sont restez parlent d'affaire , & exposent qu'ils sont en peine de faire ache-



ver un mariage qui est arresté depuis long-temps d'un fort brave Cavalier avec la fille de la maison, & que pourtant le Pere de la Fille differe fort obstinément; ne sachant quelle peut estre la cause de ce retardement, ils l'attribuent fort naturellement au principe general de toutes les actions de ce pauvre homme coëffé de Monsieur Panulphe, c'est à dire à Monsieur Panulphe mesme, sans toutefois comprendre pourquoy ny comment il peut en estre la cause. Et là on commence à raffiner le caractere du saint Personnage, en montrant par l'exemple de cette affaire domestique, comment les Devots ne s'arrestant pas simplement à ce qui est plus directement de leur métier, qui est de critiquer & mordre, passent au delà sous



des pretextes plausibles à s'ingerer dans les affaires les plus secretes & les plus seculieres des familles.

Quoique la Dame se trouvaſt affez mal , elle eſtoit deſcendue avec bien de l'incommodeité dans cette ſale baſſe , pour accompagner ſa Bellemere : ce qui commence à former admirablement ſon caractere tel qu'il le faut pour la ſuite , d'une vraye femme de bien , qui connoiſt parfaitement ſes veritables devoirs , & qui y ſatisfait juſqu'au ſcrupule. Elle ſe retire avec la Fille dont eſt queſtion , nommée Mariane , & le Frere de cette fille nommé Damis , après eſtre tombez d'accord tous enſemble que le Frere de la Dame preſſera ſon mary pour avoir de luy une derniere réponſe ſur le mariage.



La Suivante demeure avec ce Frere , dont le personnage est toutafait heureux dans cette occasion , pour faire rapporter avec vraysemblance & bienfiance à un homme qui n'est pas de la maison , quoiqu'intéressé pour sa sœur dans tout ce qui s'y passe , de quelle maniere Monsieur Panulphe y est traité. Cette fille le fait admirablement : elle conte comment il tient le haut de la table aux repas ; comment il est servi le premier de tout ce qu'il y a de meilleur ; comment le maistre de la maison & luy ne se traitent que de frere. Enfin comme elle est en beau chemin , Monsieur arrive.

Il luy demande d'abord ce qu'on fait à la maison , & en reçoit pour réponse , que Madame se porte assez mal ; à quoy sans repliquer il continue : *Et Panulphe ?*

La



La Suivante contrainte de répondre , luy dit brusquement que *Panulphe se porte bien*. Sur quoy l'autre s'écrie d'un ton mêlé d'admiration & de compassion : *Le pauvre homme !* La Suivante revient d'abord à l'incommodité de sa Maîtresse , par trois fois est interrompuë de mesme , répond de mesme , & revient de mesme ; ce qui est la maniere du monde la plus heureuse & la plus naturelle de produire un caractère aussi outré que celuy de ce bon Seigneur , qui paroît de cette sorte d'abord dans le plus haut degré de son entestement : ce qui est nécessaire , afin que le changement qui se fera dans luy quand il sera desabusé ( qui est proprement le sujet de la piece ) paroisse d'autant plus merveilleux au Spectateur.



C'est icy que commence le caractère le plus plaifant & le plus étrange des Bigots : car la Suivante ayant dit que *Madame n'a point soupé*, & Monsieur ayant répondu, comme j'ay dit, *Et Panulphe*, elle replique, qu'il a mangé deux perdrix & quelque rôty outre cela, ensuite qu'il a fait la nuit toute d'une piece, sur ce que sa Maitresse n'avoit point dormy; & qu'enfin le matin avant que de sortir pour reparer le sang qu'avoit perdu *Madame*, il a bu quatre coups de bon vin pur. Tout cela, dis-je, le fait connoître premierement pour un homme tres sensuel & fort gourmand, ainsi que le sont la plupart des Bigots.

La Suivante s'en va, & les Beauxfreres restans seuls, le sage prend occasion sur ce qui vient de se passer, de pousser l'autre.



sur le chapitre de son Panulphe. Cela semble affecté , non nécessaire , & hors de propos à quelques-uns ; mais d'autres disent que quoique ces deux hommes aient à parler ensemble d'autre chose de consequence , pourtant la constitution de cette piece est si heureuse , que l'Hypocrite étant cause directement ou indirectement de tout ce qui s'y passe , on ne sauroit parler de luy qu'à propos : qu'ainsi ne soit , ayant fait entendre aux Spectateurs dans la Scene precedente , que Panulphe gouverne absolument l'homme dont est question , il est fort naturel que son Beau-frere prenne une occasion aussi favorable que celle-cy , pour luy reprocher l'extravagante estime qu'il a pour ce Cagot , qu'on croit estre cause de la méchante dis-



position d'esprit où est le bon homme touchant le mariage dont il s'agit, comme je l'ay déjà dit.

Le bon Seigneur donc pour se justifier pleinement sur ce chapitre à son Beaufrere, se met à luy conter *comment il a pris Panulphe en amitié*. Il dit que veritablement *il estoit aussi pauvre des biens temporels, que riche des eternels*. Qualité commune presque à tous les bigots, qui pour l'ordinaire ayant peu de moyens, & beaucoup d'ambition, sans aucun des talens necessaires pour la satisfaire honnêtement, resolus cependant de l'assouvir à quelque prix que ce soit, choisissent la voye de l'hypocrisie, dont les plus stupides sont capables, & par où les plus fins se laissent dupper. Le bon homme continuë *qu'il le voyoit à l'Eglise prier Dieu avec*



*beaucoup d'assiduité & de marques de ferveur ; que pour peu qu'on luy donnât , il disoit bientoist , C'est assez : & quand il avoit plus qu'il ne luy falloit , il l'alloit aussitost qu'il l'avoit receu , souvent mesme devant ceux qui luy avoient donné , distribuer aux pauvres. Tout cela fait un effet admirable , en ce que croyant parfaitement convaincre son Beau-frere de la beauté de son choix , & de la justice de son amitié pour Panulphe , le bonhomme le convainc entierement de l'hypocrisie du personnage , par tout ce qu'il dit ; de sorte que ce mesme discours fait un effet directement contraire sur ces deux hommes , dont l'un est aussi charmé par son propre recit de la vertu de Panulphe , que l'autre demeure persuadé de sa méchanceté : ce qui*



joué si bien, que vous ne sauriez l'imaginer.

L'histoire du Saint homme étant faite de cette sorte, & par une bouche tres fidelle, puisqu'elle est passionnée, finit son caractère, & attire necessairement toute la foy du Spectateur. Le Beaufrere plus pleinement confirmé dans son opinion qu'auparavant, prend occasion sur ce sujet de faire des reflexions tres solides sur les differences qui se rencontrent entre la veritable & la fausse vertu: ce qu'il fait toujours d'une maniere nouvelle.

Vous remarquerez, s'il vous plait, que d'abord l'autre voulant exalter son Panulphe, commence à dire que *c'est un homme*; de sorte qu'il semble qu'il aille faire un long dénombrement de ses bonnes qualitez; & tout cela



se reduit pourtant à dire encore une ou deux fois, *mais un homme, un homme, & à conclure, un homme enfin* : ce qui veut dire plusieurs choses admirables ; l'une, que les bigots n'ont pour l'ordinaire aucune bonne qualité, & n'ont pour tout merite que leur bigoterie ; ce qui paroît en ce que l'homme mesme qui est infatué de celuy cy, ne fait que dire pour le louer. L'autre est un beau jeu du sens de ces mots, *c'est un homme*, qui concluent tres veritablement, que Panulphe est extremement un homme, c'est à dire un fourbe, un méchant, un traître & un animal tres pervers, dans le langage de l'ancienne Comedie : & enfin la merveille qu'on trouve dans l'admiration que nostre entesté a pour son bigot, quoiqu'il ne sache que dire



pour le louer , montre parfaitement le pouvoir vraiment étrange de la Religion sur les esprits des hommes, qui ne leur permet pas de faire aucune reflexion sur les defauts de ceux qu'ils estiment pieux , & qui est plus grand luy seul , que celuy de toutes les autres choses ensemble.

Le bon homme pressé par les raisonnemens de son Beaufrere, auxquels il n'a rien à répondre, bien qu'il les croye mauvais luy dit adieu brusquement, & le veut quitter sans autre réponse ; ce qui est le procedé naturel des opinia-tres : l'autre le retient pour luy parler de l'affaire du mariage, sur laquelle il ne luy répond qu'obliquement sans se declarer, & enfin à la maniere des bigots, qui ne disent jamais rien de positif, de peur de s'engager à quelque chose, &



qui colorent toujours l'irrésolution qu'ils témoignent, de pre-  
textes de Religion. Cela dure  
jusqu'à ce que le Beaufrere luy  
demande *un ouï, ou un non*; à  
quoy luy ne voulant point répon-  
dre, le quite enfin brutalement,  
comme il avoit déjà voulu faire:  
ce qui fait juger à l'autre que  
leurs affaires vont mal, & l'oblige  
d'y aller pourvoir.

La Fille de la maison com-  
mence le second Acte avec son  
pere. Il luy demande si *elle n'est  
pas disposée à luy obeir toujours, & à  
se conformer à ses volontez*. Elle  
répond fort elegamment qu'*ouï*.  
Il continue, & luy demande en-  
core, *que luy semble de Monsieur  
Panulphe*: elle bien empeschée  
pourquoy on luy fait cette que-  
stion, hesite: enfin pressée & en-



couragée de répondre dit, *Tout ce que vous voudrez.* Le Pere luy dit qu'elle ne craigne point d'avouer ce qu'elle pense, & qu'elle dise hardiment ce qu'aussibien il devine aisément, que *les merites de Monsieur Panulphe l'ont touchée, & qu'enfin elle l'aime.* Ce qui est admirablement dans la nature, que cet homme se soit mis dans l'esprit que sa fille trouve Panulphe aimable pour mary, à cause que luy l'aime pour amy; n'y ayant rien de plus vray dans les cas comme celuy cy, que la maxime, que nous jugeons des autres par nousmesmes; parce que nous croyons toujours nos sentimens & nos inclinations fort raisonnables.

Il continue; & supposant que ce qu'il s'imagine est une verité, il dit qu'il la veut marier avec Pa-



*nulphe, & qu'il croit qu'elle luy obeï-*  
*ra fort volontiers quand il luy com-*  
*mandera de le recevoir pour époux.*  
 Elle surprise luy fait redire avec  
 un *hé* de doute & d'incertitude  
 de ce qu'elle a ouïy; à quoy le Pe-  
 re replique par un autre, d'admi-  
 ration de ce doute, après qu'il  
 s'est expliqué si clairement. Enfin  
 s'expliquant une seconde fois,  
 & elle pensant bonnement sur ce  
 qu'il a témoigné croire qu'elle  
 aime Panulphe, que c'est peut-  
 estre ensuite de cette croyance  
 qu'il les veut marier ensemble,  
 luy dit avec un empressement fort  
 plaisant, *qu'il n'en est rien, qu'il*  
*n'est pas vray qu'elle l'aime.* De  
 quoy le Pere se mettant en co-  
 lere, la Suivante survient, qui  
 dit son sentiment là dessus com-  
 me on peut penser. Le Pere s'em-  
 porte assez longtems contre elle,



sans la pouvoir faire taire : enfin  
 comme elle s'en va , il s'en va  
 aussi. Elle revient , & fait une  
 Scene toute de reproches & de  
 railleries à la Fille , sur la foible  
 resistance qu'elle fait au beau des-  
 sein de son pere , & luy dit fort  
 plaisamment , que *s'il trouve son*  
*Panulphe si bien fait* ( car le bon  
 homme avoit voulu luy prouver  
 cela ) *il peut l'épouser luy mesme , si*  
*bon luy semble.* Sur ce discours  
 Valere amant de cette fille à qui  
 elle est promise , arrive. Il luy de-  
 mande d'abord *si la nouvelle qu'il*  
*a apprise de ce pretendu mariage*  
*est veritable.* A quoy dans la ter-  
 reur où les menaces de son pere ,  
 & la surprise où ces nouveaux  
 desseins l'ont jettée , ne répon-  
 dant que foiblement & comme  
 en tremblant , Valere continue à  
 luy demander *ce qu'elle fera.* In-  
 ter-



terdite en partie de son aventure,  
 en partie irritée du doute où il  
 témoigne en quelque façon estre  
 de son amour, elle luy répond  
*qu'elle fera ce qu'il luy conseillera.*  
 Il replique encore plus irrité  
 de cette réponse, que *pour luy il*  
*luy conseille d'épouser Parulphe.* Elle  
 repart sur le mesme ton, *qu'elle*  
*suivra son conseil.* Il témoigne s'en  
 peu soucier; elle encore moins:  
 enfin ils se querellent & se brouil-  
 lent si bien ensemble, qu'après  
 mille retours ingenieux & pas-  
 sionnez, comme ils sont prests à  
 se quitter, la Suivante qui les re-  
 gardoit faire pour en avoir le di-  
 vertissement, entreprend de les  
 raccommoder, & fait tant qu'elle  
 en vient à bout. Ils concluent  
 comme elle leur conseille, de ne  
 se point voir pour quelque tems,  
 & faire semblant cependant de



fléchir aux volontez du Pere. Cela arrêté, Dorine les fait partir chacun de leur côté, avec plus de peine qu'elle n'en avoit eu à les retenir, quand ils avoient voulu s'en aller un peu devant. Ce dépit amoureux a semblé hors de propos à quelquesuns dans cette piece; mais d'autres prétendent au contraire, qu'il représente très naïvement & très moralement la variété surprenante des principes d'agir, qui se rencontrent en ce monde dans une même affaire, la fatalité qui fait le plus souvent brouiller les gens ensemble, quand il le faut le moins, & la sottise naturelle de l'esprit des hommes, & particulièrement des amans, de penser à toute autre chose dans les extremités, qu'à ce qu'il faut, & s'arrêter alors à des choses de nulle consequence



dans ces tems là , au lieu d'agir  
 solidement dans le veritable in-  
 terest de la passion. Cela sert , di-  
 sent-ils encore , à faire mieux voir  
 l'emportement & l'entestement  
 du Pere , qui peut rompre & ren-  
 dre malheureuse une amitié si  
 belle , née par ses ordres ; & l'in-  
 justice de la plupart des bien-  
 faits que les Devots reçoivent des  
 Grands , qui tournent pour l'or-  
 dinaire au prejudice d'un tiers ,  
 & qui font toujours tort à quel-  
 qu'un ; ce que les Panulphes  
 pensent estre rectifié par la con-  
 sideration seule de leur vertu pre-  
 tendue , comme si l'iniquité de-  
 venoit innocente dans leur per-  
 sonne. Outre cela tout le monde  
 demeure d'accord , que ce dépit  
 a cela de particulier & d'original  
 par dessus ceux qui ont paru jus-  
 qu'à present sur le theatre , qu'il



naît & finit devant les Spectateurs, dans une mesme Scene, & tout cela aussi vraysemblablement, que faisoient tous ceux qu'on avoit veus auparavant, où ces coleres amoureuses naissent de quelque tromperie faite par un tiers, ou par le hazard, & la pluspart du tems derriere le theatre; au lieu qu'icy elles naissent divinement à la vûe des Spectateurs, de la delicateffe & de la force de la passion mesme; ce qui meriteroit de longs commentaires.

Enfin Dorine demeurée seule, est abordée par sa Maitresse & le Frere de sa Maitresse avec Damis : tous ensemble parlant de ce beau mariage, & ne sachant quelle autre voye prendre pour le rompre, se resolvent d'en faire parler à Panulphe mesme par la



Dame, parce qu'ils commencent à croire qu'il ne la hait pas. Et par là finit l'Acte, qui laisse, comme on voit, dans toutes les regles de l'art, une curiosité & une impatience extreme de savoir ce qui arrivera de cette entreveuë; comme le premier avoit laissé le Spectateur en suspens & en doute de la cause pourquoy le mariage de Valere & de Mariane estoit rompu, qui est expliquée d'abord à l'entrée du second, comme on a vû.

Ainsi le troisiéme commence par le Fils de la maison, & Dorine qui attend le Bigot au passage, pour l'arreter au nom de sa Maitresse, & luy demander de sa part une entreveüe secreete. Damiis le veut attendre aussi; mais enfin la Suivante le chasse. A



peine l'a-t-il laissée, que Panulphe paroît, criant à son Valet: *Lorent, serrez ma haine avec ma discipline; & que si on le demande, il va aux prisonniers distribuer le superflu de ses deniers.* C'est peutestre une adresse de l'auteur, de ne l'avoir pas fait voir plutôt, mais seulement quand l'action est échauffée; car un caractère de cette force tomberoit, s'il paroïssoit sans faire d'abord un jeu digne de luy; ce qui ne se pouvoit que dans le fort de l'action.

Dorine l'aborde là-dessus; mais à peine la voit-il, qu'il tire son mouchoir de sa poche, & le luy presente sans la regarder, pour mettre sur son sein qu'elle a découvert, en luy disant que *les ames pudiques par cette vue sont blessées, & que cela fait venir de coupables pensées.* Elle luy répond



*qu'il est donc bien fragile à la tentation, & que cela sied bien mal avec tant de devotion; que pour elle qui n'est pas devote de profession, elle n'est pas de mesme, & qu'elle le verroit tout nu depuis la teste jusqu'aux pieds sans emotion aucune. Enfin elle fait son message, & il le reçoit avec une joie qui le décontenance, & le jette un peu hors de son rôle: & c'est icy où l'on voit représentée mieux que nulle part ailleurs, la force de l'amour, & les grands & beaux jeux que cette passion peut faire par les effets involontaires qu'il produit dans l'ame de toutes la plus concertée.*

*A peine la Dame paroît, que notre Cagot la reçoit avec un empressement, qui, bien qu'il ne soit pas fort grand, paroît extraordinaire dans un homme de*



la figure. Après qu'ils sont assis, il commence par luy rendre graces de l'occasion qu'elle luy donne de la voir en particulier. Elle témoigne qu'il y a lonctems qu'elle avoit envie aussi de l'entretenir. Il continue par des excuses des bruits qu'il fait tous les jours pour les visites qu'elle reçoit; & la prie de ne pas croire que ce qu'il en fait soit par haine qu'il ait pour elle. Elle répond qu'elle est persuadée, que c'est le soin de son salut qui l'y oblige. Il replique que ce n'est pas ce motif seul, mais que c'est ouïre cela par un zele particulier qu'il a pour elle: & sur ce propos se met à luy conter fleurette en termes de devotion mystique, d'une maniere qui surprend terriblement cette femme; parce que d'une part il luy semble étrange que cet hom-



me la cajolle; & d'ailleurs il luy prouve si bien par un raisonnement tiré de l'amour de Dieu, qu'il la doit aimer, qu'elle ne sait comment le blâmer. Bien des gens pretendent que l'usage de ces termes de devotion que l'Hypocrite employe dans cette occasion, est une profanation blâmable que le Poëte en fait: d'autres disent qu'on ne peut l'en accuser qu'avec injustice; parce que ce n'est pas luy qui parle, mais l'Acteur qu'il introduit: de sorte qu'on ne sauroit luy imputer cela, non plus qu'on ne doit pas luy imputer toutes les impertinences qu'avancent les personnages ridicules des Comedies: qu'ainsi il faut voir l'effet que l'usage de ces termes de pieté de l'Acteur peut faire sur le Spectateur, pour juger si cet usage est



condamnable. Et pour le faire avec ordre, il faut supposer, disent-ils, que le Theatre est l'école de l'homme, dans laquelle les Poètes, qui étoient les Theologiens du Paganisme, ont prétendu purger la volonté des passions par la Tragedie, & guerir l'entendement des opinions erronées par la Comedie: que pour arriver à ce but ils ont crû que le plus seur moyen étoit de proposer les exemples des vices qu'ils vouloient détruire; s'imaginant, & avec raison, qu'il étoit plus à propos, pour rendre les hommes sages, de montrer ce qu'il leur falloit éviter, que ce qu'ils devoient imiter. Ils alleguent des raisons admirables de ce principe, que je passe sous silence, de peur d'estre trop long. Ils continuent, que c'est ce que les Poètes



ont pratiqué, en introduisant des personnages passionnez dans la Tragedie, & des personnages ridicules dans la Comedie (ils parlent du ridicule dans le sens d'Aristote, d'Horace, de Cicéron, de Quintilien, & des autres maîtres, & non pas dans celui du peuple :) qu'ainsi faisant profession de faire voir de méchantes choses; si l'on n'entre dans leur intention, rien n'est si aisé que de faire leur procès: qu'il faut donc considerer si ces defauts sont produits d'une maniere à en rendre la consideration utile aux Spectateurs: ce qui se réduit presque à savoir s'ils sont produits comme defauts, c'est à dire comme méchans & ridicules; car dès là ils ne peuvent faire qu'un excellent effet. Or c'est ce qui se trouve merueilleusement dans



notre Hypocrite en cet endroit : car l'usage qu'il y fait des termes de pieté est si horrible de foy, que quand le Poëte auroit apporté autant d'art à diminuer cette horreur naturelle, qu'il en a apporté à la faire paroître dans toute sa force, il n'auroit pu empêcher que cela ne parust toujours fort odieux : de sorte que cet obstacle levé, continuent-ils, l'usage de ces termes ne peut estre regardé que de deux manieres tres innocentes, & de nulle consequence dangereuse; l'une comme un voile venerable & reveré, que l'Hypocrite met audevant de la chose qu'il dit, pour l'insinuer sans horreur, sous des termes qui enervent toute la premiere impression que cette chose pouroit faire dans l'esprit, de sa turpitude naturelle. L'autre est en confide-  
rant



rant cet usage comme l'effet de l'habitude que les bigots ont prise de se servir de la devotion, & de l'employer partout à leur avantage, afin de paroître agir toujours par elle. Habitude qui leur est tres utile; en ce que le peuple que ces gens-là ont en veuë, & sur qui les paroles peuvent tout, se previendra toujours d'une opinion de sainteté & de vertu, pour les gens qu'il verra parler ce langage, comme si accoutumez aux choses spirituelles, & si peu à celles du monde, que pour traiter celles-cy ils sont contraints d'emprunter les termes de celle-là. Et c'est icy, concluent enfin ces Messieurs, où il faut remarquer l'injustice de la grande objection qu'on a toujours faite contre cette piece; qui est que

D



décriant les apparences de la vertu, on rend suspects ceux qui outre cela en ont le fond aussi bien que ceux qui ne l'ont pas; comme si ces apparences étoient les mesmes dans les uns que dans les autres; que les veritables devots fussent capables des affectations que cette piece reprend dans les hypocrites, & que la vertu n'eust pas un dehors reconnoissable de mesme que le vice.

Voila comme raisonnent ces gens-là; je vous laisse à juger s'ils ont tort, & reviens à mon histoire. Les choses étant dans cet état, & pendant ce devotieux entretien, notre Cagot s'approchant toujours de la Dame, mesme sans y penser à ce qu'il sembleroit, à mesure qu'elle s'éloigne; enfin il luy prend la main, comme par maniere de geste, & pour luy



faire quelque protestation qui exige d'elle une attention particuliere , & tenant cette main il la presse si fort entre les siennes , qu'elle est contrainte de luy dire , *que vous me serrez fort* : à quoy il répond soudain à propos de ce qu'il disoit , se recueillant & s'apercevant de son transport , *c'est par excès de zele*. Vn moment après il s'oublie de nouveau , & promenant sa main sur le genouil de la Dame , elle luy dit confuse de cette liberté , *ce que fait là sa main* : il répond , aussi surpris que la premiere fois , *qu'il trouve son étofe moëlleuse* : & pour rendre plus vraisemblable cette deffaire , par un artifice fort naturel , il continue de considerer son ajustement , & s'attaque à son colet dont le point luy semble admirable. Il y porte la main encore pour le ma-



nier & le considerer de plus près ; mais elle le repousse , plus hon-  
teuse que luy. Enfin enflammé  
par tous ces petits commence-  
mens , par la presence d'une fem-  
me bien faite , qu'il adore , & qui  
le traite avec beaucoup de civi-  
lité , & par les douceurs atta-  
chées à la premiere decouverte  
d'une passion amoureuse , il luy  
fait sa declaration dans les termes  
cy-dessus examinez ; à quoy elle  
répond , que *bien qu'un tel aueu*  
*ait droit de la surprendre dans un*  
*homme aussi devot que luy.* Il l'in-  
terromp à ces mots , en s'écriant  
avec un transport fort eloquent :  
*Ab pour estre devot on n'en est pas*  
*moins homme.* Et continuant sur  
ce ton , il luy fait voir d'autre part  
les avantages qu'il y a à estre ai-  
mée d'un homme comme luy :  
que le commun des gens du mon-



de, Cavaliers & autres gardent mal un secret amoureux, & n'ont rien de plus pressé après avoir reçu une faveur, que de s'en aller vanter; mais que pour ceux de son espece, le *soin*, dit-il, que nous avons de notre renommée est un gage assuré pour la personne aimée, & l'on trouve avec nous sans risquer son honneur, de l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur. Delà après quelques autres discours revenant à son premier sujet, il conclut qu'elle peut bien juger considérant son air, qu'enfin tout homme est homme, & qu'un homme est de chair. Il s'étend admirablement là-dessus, & luy fait si bien sentir son humanité & sa foiblesse pour elle, qu'il feroit presque pitié, s'il n'étoit interrompu par Damis, qui sortant d'un cabinet voisin d'où il a tout ouï, & voyant



que la Dame sensible à cette pitié, promettoit au Cagot de ne rien dire, pourvû qu'il la servist dans l'affaire du mariage de Mariane, dit *qu'il faut que la chose éclate*, & qu'elle soit sceuë dans le monde. Panulphe paroît surpris, & demeure muet, mais pourtant sans estre déconcerté. La Dame prie Damis de ne rien dire; mais il s'obstine dans son premier dessein. Sur cette contestation le mary arrivant, il luy conte tout. La Dame avouë la verité de ce qu'il dit, mais en le blâmant de le dire. Son mary les regarde l'un & l'autre d'un œil de couroux; & après leur avoir reproché de toutes les manieres les plus aigres qu'il se peut, *la fourbe mal conceuë qu'ils luy veulent jouer*; enfin venant à l'Hypocrite, qui cependant a medité son rolle, il



le trouve, qui bien loin d'entreprendre de se justifier, par un excellent artifice se condamne & s'accuse luy mesme en general & sans rien specifier, de toutes sortes de crimes; qu'il est le plus grand des pecheurs, un méchant, un scelerat; qu'ils ont raison de le traiter de la sorte; qu'il doit estre chassé de la maison comme un ingrat & un infame; qu'il merite plus que cela; qu'il n'est qu'un ver, un neant: quelques gens jusqu'icy me croient homme de bien; mais, mon frere, on se trompe, *belas je ne vau rien!* Le bon homme charmé par cette humilité, s'empporte contre son fils d'une étrange forte, l'appellant vingt fois *Coquin*. Panulphe qui le voit en beau chemin, l'anime encore davantage, en s'allant mettre à genoux devant *Damis*, & luy demandant pardon,



sans dire de quoy. Le Pere s'y  
 jette aussi d'abord pour le rele-  
 ver, avec des rages extremes con-  
 tre son Fils. Enfin après plusieurs  
 injures il veut l'obliger de se jet-  
 ter à genoux devant Monsieur Pa-  
 nulphe, & *luy demander pardon :*  
 mais Damis refusant de le faire,  
 & aimant mieux quitter la place,  
 il le chasse, & *le desheritant luy*  
*donne sa malediction.* Après c'est à  
 consoler Monsieur Panulphe, luy  
 faire cent satisfactions pour les  
 autres, & enfin luy dire qu'il luy  
*donne sa fille en mariage,* & avec  
 cela qu'il veut luy faire une dona-  
 tion de tout son bien; qu'un gendre  
 vertueux comme luy vaut mieux  
 qu'un fils fou comme le sien. Après  
 avoir exposé ce beau projet, il  
 vient au Bigot de plus près, &  
 avec la plus grande humilité du  
 monde, & tremblant d'estre re-



fusé, il luy demande fort respectueusement, *s'il n'acceptera pas l'offre qu'il luy propose.* A quoy le Devot répond fort chrétienement, *La volonté du Ciel soit faite en toutes choses.* Cela étant arrêté de la sorte avec une joye extreme de la part du bon homme, Panulphe le prie de trouver bon *qu'il ne parle plus à sa femme, & de ne l'obliger plus à avoir aucun commerce avec elle :* à quoy l'autre répond, donnant dans le piège que luy tend l'Hypocrite, *qu'il veut au contraire qu'ils soient toujours ensemble en dépit de tout le monde.* Là-dessus ils s'en vont chez le Notaire passer le contrat de mariage, & la donation.

Au quatrieme le Frere de la Dame dit à Panulphe, qu'il est bien aise de le rencontrer pour



luy dire son sentiment sur tout ce qui se passe, & pour luy demander s'il ne se croit pas obligé comme Chrétien de pardonner à Damis, bien loin de le faire desheriter. Panulphe luy répond, que quant à luy il luy pardonne de bon cœur, mais que l'intérêt du Ciel ne luy permet pas d'en user autrement. Pressé d'expliquer cet intérêt, il dit que s'il s'accommodoit avec Damis & la Dame, il donneroit sujet de croire qu'il est coupable; que les gens comme luy doivent avoir plus de soin que cela de leur réputation; & qu'enfin on diroit qu'il les auroit recherchés de cette manière pour les obliger au silence. Le Frere surpris d'un raisonnement si malicieux, insiste à luy demander si par un motif tel que celuy là il croit pouvoir chasser de la maison le légitime héritier, & accepter le don ex-



travagant que son pere luy veut faire de son bien. Le Bigot répond à cela, que s'il se rend facile à ses pieux desseins, c'est de peur que ce bien ne tombât en de mauvaises mains. Le Frere s'écrie là-dessus avec un emportement fort naturel, qu'il faut laisser au Ciel à empêcher la prosperité des méchans, & qu'il ne faut point prendre son interest plus qu'il ne fait luy-mesme. Il pousse quelque tems fort à propos cette excellente morale, & conclut enfin en disant au Cagot par forme de conseil: Ne seroit-il pas mieux qu'en personne discrete vous fissiez de ceans une honnête retraite? Le Bigot qui se sent pressé & piqué trop sensiblement par cet avis, luy dit: Monsieur, il est trois heures & demie, certain devoir chrétien m'appelle en d'autres lieux, & le quitte de cette



sorte. Cette Scene met dans un  
 beau jour un des plus importants  
 & des plus naturels caracteres de  
 la bigoterie, qui est de violer les  
 droits les plus sacrez & les plus  
 legitimes, tels que ceux des en-  
 fans sur le bien des peres, par des  
 exceptions, qui n'ont en effet  
 autre fondement que l'interest  
 particulier des Bigots. La distin-  
 ction subtile que le Cagot fait  
 du pardon du cœur avec celuy  
 de la conduite, est aussi une autre  
 marque naturelle de ces gens-là,  
 & un avant-goust de sa Theolo-  
 gie, qu'il expliquera cy-après en  
 bonne occasion. Enfin la manie-  
 re dont il met fin à la conversa-  
 tion, est un bel exemple de l'ir-  
 raisonnabilité, pour ainsi dire,  
 de ces bons Messieurs, de qui on  
 ne tire jamais rien en raisonnant,  
 qui n'expliquent point les motifs  
 de



de leur conduite, de peur de faire tort à leur dignité par cette espèce de soumission, & qui par une exacte connoissance de la nature de leur interest ne veulent jamais agir que par l'autorité seule que leur donne l'opinion qu'on a de leur vertu.

Le Frere demeuré seul, sa Sœur vient avec Mariane & Dorine. A peine ont-ils parlé quelque tems de leurs affaires communes, que le Mary arrive avec un papier en sa main, disant qu'*il tient de quoy les faire tous enrager*. C'est, je pense, le contrat de mariage, ou la donation. D'abord Mariane se jette à ses genoux, & le harangue si bien, qu'elle le touche. On voit cela dans la mine du pauvre homme, & c'est ce qui est un trait admirable de l'entêtement ordinaire aux bigots,



pour montrer comme ils se défont de toutes les inclinations naturelles & raisonnables. Car celuy cy se sentant attendrir, se ravise tout d'un coup, & se disant à soy-mesme, croyant faire une chose fort heroïque : *Ferme, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.* Après cette belle resolution il fait lever sa fille, & luy dit que si elle cherche à s'humilier & à se mortifier dans un Convent, d'autant plus elle a d'aversion pour Panulphe, d'autant plus meritera-t-elle avec luy. Je ne say si c'est icy qu'il dit que Panulphe est fort gentilhomme. A quoy Dorine répond : *Il le dit.* Et sur cela le Frere luy represente excellemment à son ordinaire, qu'il sied mal à ces sortes de gens de se vanter des avantages du monde. Enfin le discours retombant fort naturellement sur l'avanture de



l'Acte precedent, & sur l'imposture pretendue de Damis & de la Dame, le mary croyant les convaincre de la calomnie qu'il leur impute, objecte à sa femme, *que si elle disoit vray, & si effectivement elle venoit d'estre pousfée par Panulphe sur une matiere si delicate, elle auroit esté bien autrement émue qu'elle n'étoit; & qu'elle étoit trop tranquille pour n'avoir pas medité de longue main cette piece. Objection admirable dans la nature des bigots, qui n'ont qu'emportement en tout, & qui ne peuvent s'imaginer que personne ait plus de moderation qu'eux. La Dame répond excellemment, que ce n'est pas en s'emportant qu'on reprime le mieux les folies de cette espece, & que souvent un froid refus opere mieux, que de dévisager les*



gens ; qu'une honnête femme ne doit faire que rire de ces sortes d'offense ; & qu'on ne sauroit mieux les punir, qu'en les traitant de ridicule. Après plusieurs discours de cette nature tant d'elle que des autres pour montrer la verité de ce dont ils ont accusé Panulphe , le bon homme persistant dans son incredulité , on offre de luy faire voir ce qu'on luy dit. Il se moque longtemps de cette proposition , & s'empporte contre ceux qui la font , en detestant leur impudence. Pourtant à force de luy repeter la mesme chose , & de luy demander ce qu'il diroit s'il voyoit ce qu'il ne peut croire , ils le contraignent de répondre : *Je dirois , je dirois que . . . je ne dirois rien ; car cela ne se peut.* Trait inimitable , ce me semble , pour représenter l'effet de la pensée d'une



chose sur un esprit convaincu de l'impossibilité de cette chose. Cependant on fait tant, qu'on l'oblige à vouloir bien essayer ce qui en sera, ne fust-ce que pour avoir le plaisir de confondre les calomniateurs de son Panulphe: c'est à cette fin que le bon homme s'y resoud, après beaucoup de resistance. Le dessein de la Dame qu'elle expose alors, est après avoir fait cacher son mary sous la table, de voir Panulphe reprendre l'entretien de leur conversation precedente, & l'obliger à se découvrir tout entier par la facilité qu'elle luy fera paroître. Elle commande à Dorine de le faire venir. Celle-cy voulant faire faire reflexion à sa Maîtresse sur la difficulté de son entreprise, luy dit qu'il a de grands sujets de défiance extreme: mais la



Dame répond divinement, qu'on est facilement trompé par ce qu'on aime. Principe qu'elle prouve admirablement dans la suite par experience, & que le Poëte a jetté exprés en avant, pour rendre plus vraisemblable ce qu'on doit voir.

Le mary placé dans sa cachete, & les autres fortis, elle reste seule avec luy, & luy tient à peu près ce discours: qu'elle va faire un étrange personnage & peu ordinaire à une femme de bien; mais qu'elle y est contrainte, & que ce n'est qu'après avoir tenté en vain tous les autres remedes; qu'il va entendre un langage assez dur à souffrir à un mary dans la bouche d'une femme, mais que c'est sa faute; qu'au reste l'affaire n'ira qu'aussi loin qu'il voudra, & que c'est à luy de l'interrompre où il jugera à propos. Il se cache, &



Panulphe vient. C'est icy où le Poëte avoit à travailler pour venir à bout de son dessein : aussi y a-t-il pensé par avance ; & prevoyant cette Scene , comme devant estre son chefd'œuvre , il a disposé les choses admirablement , pour la rendre parfaitement vraisemblable. C'est ce qu'il seroit inutile d'expliquer , parce que tout cela paroît tres clairement par le discours mesme de la Dame , qui se sert merveilleusement de tous les avantages de son sujet , & de la disposition presente des choses , pour faire donner l'Hypocrite dans le panneau. Elle commence par dire , *qu'il a veu combien elle a prié Damis de se taire , & le dessein où elle étoit de cacher l'affaire : que si elle ne l'a pas poussé plus fortement , il voit bien qu'elle a dû ne le pas faire*



par politique : qu'il a vû sa surprise  
 à l'abord de son mary, quand Damis  
 a tout conté. Ce qui étoit vray,  
 mais c'étoit pour l'impudence  
 avec laquelle Panulphe avoit  
 d'abord soutenu & détourné la  
 chose : & comme elle a quitté la  
 place, de douleur de le voir en dan-  
 ger de souffrir une telle confusion :  
 qu'au reste il peut bien juger par quel  
 sentiment elle avoit demandé de le  
 voir en particulier, pour le prier si  
 instamment de refuser l'offre qu'on  
 luy fait de Mariane pour l'épouser ;  
 qu'elle ne s'y seroit pas tant inte-  
 ressée, & qu'il ne luy seroit pas si ter-  
 rible de le voir entre les bras d'une  
 autre, si quelque chose de plus fort  
 que la raison & l'intérêt de la fa-  
 mille ne s'en étoit mêlé : qu'une  
 femme fait beaucoup en effet dans ses  
 premières déclarations, que de pro-  
 mettre le secret ; qu'elle reconnoit bien



que c'est tout que cela, & qu'on ne sauroit s'engager plus fortement. Panulphe témoigne d'abord quelque doute par des interrogations qui donnent lieu à la Dame de dire toutes ces choses en y répondant. Enfin insensiblement ému par la presence d'une belle personne qu'il adore, qui effectivement avoit receu avec beaucoup de moderation, de retenue & de bonté la declaration de son amour; qui le cajolle à present, & qui le paye de raisons assez plausibles, il commence à s'aveugler, à se rendre, & à croire qu'il se peut faire que c'est tout de bon qu'elle parle, & qu'elle ressent ce qu'elle dit. Il conserve pourtant encore quelque jugement, comme il est impossible à un homme fort sensé de passer toutafait d'une extrémité à l'au-



tre; & par un mélange admirable de passion & de défiance, il luy demande, après beaucoup de paroles, des assurances *reelles* & des faveurs pour gages de la vérité de ses paroles. Elle répond en biaisant: il replique en pressant: enfin après quelques façons elle témoigne se rendre; il triomphe: & voyant qu'elle ne luy objecte plus que le peché, il luy découvre le fond de sa morale, & tâche à luy faire comprendre qu'il *hait le peché autant & plus qu'elle ne fait*; mais que dans l'affaire dont il s'agit entre eux, le *scandale en effet est la plus grande offense, & c'est une vertu de pecher en silence*: que quant au fond de la chose, il est avec le Ciel des *accommodemens*. Et après une longue deduction des adresses des Directeurs modernes, il conclut



que quand on ne se peut sauver par  
 l'action, on se met à couvrir par son  
 intention. La pauvre Dame qui  
 n'a plus rien à objecter, est bien  
 en peine de ce que son mary ne  
 sort point de sa cachette, après  
 luy avoir fait avec le pied tous  
 les signes qu'elle a pû; enfin elle  
 s'avise pour achever de le persua-  
 der, & pour l'outrer toutafait, de  
 mettre le Cagot sur son chapi-  
 tre. Elle luy dit donc, qu'il voye  
 à la porte s'il n'y a personne qui  
 vienne ou qui écoute, & si par ha-  
 zard son mary ne passeroit point. Il  
 répond, en se disposant pourtant  
 à luy obeïr, que son mary est un  
 fat, un homme préoccupé jusqu'à  
 l'extravagance, & de sorte qu'il  
 est dans un état à tout voir sans rien  
 croire. Excellente adresse du Poë-  
 te, qui a appris d'Aristote, qu'il  
 n'est rien de plus sensible, que



d'estre méprisé par ceux que l'on estime ; & qu'ainsi c'estoit la dernière corde qu'il falloit faire jouer ; jugeant bien que le bon homme souffriroit plus impatiemment d'estre traité de ridicule & de fat par le saint Frere, que de luy voir cajoller sa femme jusqu'au bout ; quoique dans l'apparence première, & au jugement des autres, ce dernier outrage paroisse plus grand.

En effet pendant que le galant va à la porte, le mary sort de dessous la table, & se trouve droit devant l'Hypocrite, quand il revient à la Dame pour achever l'œuvre si heureusement achevée. La surprise de Panulphe est extreme, se trouvant le bon homme entre les bras, qui ne peut exprimer que confusément son étonnement & son admiration.



La Dame conservant toujours le caractère d'honnêteté qu'elle a fait voir jusqu'icy, paroît honteuse de la fourbe qu'elle a faite au Bigot, & luy en demande quelque sorte de pardon, en s'excusant sur la nécessité. Toutefois le Bigot ne se trouble point, conserve toute sa froideur naturelle, &, ce qui est d'admirable, ose encore persister après cela à parler comme devant. Et c'est où il faut reconnoître le supreme caractère de cette sorte de gens, de ne se démentir jamais quoy qu'il arrive; de soutenir à force d'impudence toutes les attaques de la fortune; n'avouër jamais avoir tort; détourner les choses avec le plus d'adresse qu'il se peut, mais toujours avec toute l'assurance imaginable, & tout cela parceque les hommes jugent des



choses plus par les yeux que par la raison ; que peu de gens étant capables de cet excès de fourberie , la plupart ne peuvent le croire ; & qu'enfin on ne sauroit dire combien les paroles peuvent sur les esprits des hommes.

Panulphe persiste donc dans sa maniere accoutumée ; & pour commencer à se justifier près de son frere , car il ose encore le nommer de la sorte , dit quelque chose du *dessein qu'il pouvoit avoir* dans ce qui vient d'arriver ; & sans doute il alloit forger quelque excellente imposture , lors que le mary sans luy donner loisir de s'expliquer , épouventé de son effronterie , le *chasse de sa maison, & luy commande d'en sortir*. Comme Panulphe voit que ces charmes ordinaires ont perdu leur vertu , sachant bien que quand



une fois on est revenu de ces entêtements extremes, on n'y retombe jamais: & pour cela mesme voyant bien qu'il n'y a plus d'esperance pour luy, il change de batterie, & sans pourtant sortir de son personnage naturel de Devot, dont il voit bien dès là qu'il aura extrêmement besoin dans la grande affaire qu'il va entreprendre; mais seulement comme justement irrité de l'outrage qu'on fait à son innocence, il répond à ces menaces par d'autres plus fortes, & dit que *c'est à eux à vuider la maison dont il est le maitre* en vertu de la donation dont il a esté parlé; & les quitant là-dessus, les laisse dans le plus grand de tous les étonnemens, qui augmente encore lors que le bon homme se souvient d'une certaine cassette, dont



il témoigne d'abord estre en extreme peine , sans dire ce que c'est , étant trop pressé d'aller voir si elle est encore dans un lieu qu'il dit ; il y court , & sa femme le suit.

Le cinquieme Acte commence par le Mary & le Frere : le premier étourdi de n'avoir point trouvé cette cassette , dit qu'elle est de grande consequence , & que *la vie , l'honneur & la fortune de ses meilleurs amis , & peutestre la sienne propre , dependent des papiers qui sont dedans.* Interrogé pourquoy il l'avoit confiée à Panulphe , il répond que c'est encore *par principe de conscience ;* que Panulphe luy fit entendre que *si on venoit à luy demander ces papiers , comme tout se sait , il seroit contraint de nier de les avoir pour ne pas trahir*



ses amis ; que pour eviter ce mensonge, il n'avoit qu'à les remettre dans ses mains, où ils seroient autant dans sa disposition qu'auparavant, après quoy il pouroit sans scrupule nier hardiment de les avoir. Enfin le Bonhomme explique merveilleusement à son Beaufrere par l'exemple de cette affaire, de quelle maniere les Bigots savent interesser la conscience dans tout ce qu'ils font & ne font pas, & étendre leur empire par cette voie jusqu'aux choses les plus importantes & les plus éloignées de leur profession.

Le Frere fait dans ces perplexitez le personnage d'un véritable honnête homme, qui songe à reparer le mal arrivé, & ne s'amuse point à le reprocher à ceux qui l'ont causé, comme font la plûpart des gens, sur tout quand



par hazard ils ont prevû ce qu'ils voyent. Il examine murement les choses, & conclut à la desolation commune, que *le fourbe étant armé de toutes ces différentes pieces regulierement, peut les perdre de toute maniere, & que c'est une affaire sans ressource.* Sur cela le Mary s'empporte pitoyablement, & conclut par un raisonnement ordinaire aux gens de sa sorte, *qu'il ne se fierà jamais en homme de bien.* Ce que son Beaufrere releve excellemment, en luy remontrant *sa mauvaise disposition d'esprit, qui luy fait juger de tout avec excès, & l'empêche de s'arrêter jamais dans le juste milieu, dans lequel seul se trouve la justice, la raison & la verité: que de mesme que l'estime & la consideration qu'on doit avoir pour les veritables gens de bien, ne doit point passer jusqu'aux méchans qui savent*



*se couvrir de quelque apparence de  
 vertu ; ainsi l'horreur qu'on doit  
 avoir pour les méchans & pour les  
 hypocrites , ne doit point faire de tort  
 aux veritables gens de bien , mais  
 au contraire doit augmenter la vene-  
 ration qui leur est due , quand on les  
 connoit parfaitement. Là-dessus la  
 Vieille arrive , & tous les autres.  
 Elle demande d'abord quel bruit  
 c'est qui court d'eux par le mon-  
 de ? Son Fils répond que c'est  
 que Monsieur Panulphe le veut chas-  
 ser de chez luy , & le dépouiller de tout  
 son bien , parce qu'il l'a surpris ca-  
 ressant sa femme. La Suivante sur  
 cela , qui n'est pas si honnête que  
 le Frere , ne peut s'empêcher de  
 s'écrier , Le pauvre homme ! com-  
 me le Mary faisoit au premier  
 Acte touchant le mesme Panul-  
 phe. La Vieille encore entêtée  
 du saint personnage , n'en veut*



rien croire , & sur cela enfile un long lieu commun *de la médisance & des méchantes langues*. Son Fils luy dit qu'*il l'a vû* , & que ce n'est pas un oui dire. La Vieille qui ne l'écoute pas , & qui est charmée de la beauté de son lieu commun , ravie d'avoir une occasion illustre comme celle-là , de le pousser bien loin , continue sa légende , & cela tout par les manieres ordinaires aux gens de cet âge , des proverbes , des apophtegmes , des dictons du vieux tems , des exemples de sa jeunesse , & des citations de gens qu'elle a connus. Son Fils a beau se tuer de luy repeter qu'*il l'a vû* ; elle qui ne pense point à ce qu'il luy dit , mais seulement à ce qu'elle veut dire , ne s'ecarte point de son premier chemin : sur quoy la Suivante encore mali-



cieusement comme il convient à  
 ce personnage , mais pourtant  
 fort moralement , dit au Mary ,  
 qu'il est puni selon ses merites ; &  
 que comme il n'a point voulu croire  
 longtemps ce qu'on luy disoit , on ne  
 veut point le croire luy-mesme à pre-  
 sent sur le mesme sujet. Enfin la  
 Vieille forcée de prêter l'oreille  
 pour un moment , répond en s'o-  
 piniâtrant , que quelquefois il faut  
 tout voir pour bien juger ; que l'in-  
 tention est cachée ; que la passion pré-  
 occupe , & fait paroistre les choses au-  
 trement qu'elles ne sont , & qu'enfin  
 il ne faut pas toujours croire tout ce  
 qu'on voit ; qu'ainsi il falloit s'assu-  
 rer mieux de la chose avant que de  
 faire éclat : sur quoy son Fils s'em-  
 portant luy repart brusquement ,  
 qu'elle voudroit donc qu'il eust at-  
 tendu pour éclater , que Panulphe eusse  
 . . . . vous me feriez dire quelque



*sotise.* Maniere admirablement naturelle, de faire entendre avec bienveillance une chose aussi delicate que celle-là.

Le pauvre homme feroit encore à present que je croy à persuader sa mere de la verité de ce qu'il luy dit, & elle à le faire enrager, si quelqu'un n'heurtoit à la porte. C'est un homme qui, à la maniere obligeante, honnête, caressante & civile dont il aborde la compagnie, soy disant venir de la part de Monsieur Panulphe, semble estre là pour demander pardon, & accommoder toutes choses avec douceur, bien loin d'y estre pour sommer toute la famille dans la personne du chef, de vuider la maison au plutôt: car enfin comme il se declare luy-mesme, *il s'appelle Loyal, & depuis trente ans il est Sergent à verge en*



*dépit de l'envie.* Mais tout cela, comme j'ay dit, avec le plus grand respect & la plus tendre amitié du monde. Ce personnage est un supplément admirable du caractère bigot, & fait voir comme il en est de toutes professions, & qui sont liez ensemble bien plus étroitement que ne le sont les gens de bien; parce qu'étant plus interessez, ils considerent davantage, & connoissent mieux combien ils se peuvent estre utiles les uns aux autres dans les occasions: ce qui est l'ame de la cabale. Cela se voit bien clairement dans cette Scene; car cet homme qui a tout l'air de ce qu'il est, c'est à dire du plus raffiné fourbe de sa profession; ce qui n'est pas peu de chose: cet homme, dis-je, y fait l'acte du monde le plus sanglant, avec toutes les



façons qu'un homme de bien pourroit faire le plus obligant; & cette detestable maniere sert encore au but des Panulphes, pour ne se faire point d'affaires nouvelles, & au contraire mettre les autres dans le tort par cette conduite si honnête en apparence, & si barbare en effet. Ce caractere est si beau, que je ne saurois en sortir; aussi le Poëte, pour le faire jouër plus longtemps, a employé toutes les adresses de son art. Il fait luy dire plusieurs choses d'un ton & d'une force differente par les diverses personnes qui composent la compagnie, pour le faire répondre à toutes selon son but; mesme pour le faire davantage parler, il le fait proposer & offrir une espee de grace, qui est un delay d'execution, mais accompagné de circonstances

ces



ces plus choquantes que ne feroit un ordre absolu. Enfin il sort, & à peine la Vieille s'est-elle écriée, *Je ne say plus que dire, & suis toute ebaubie*, & les autres ont-ils fait reflexion sur leur aventure, que Valere l'amant de Mariane entre & donne avis au mary, que Panulphe par le moyen des papiers qu'il a entre les mains, l'a fait passer pour criminel d'Etat près du Prince; qu'il fait cette nouvelle par l'Officier mesme qui a ordre de l'arrêter, lequel a bien voulu luy rendre ce service que de l'en avertir; que son carosse est à la porte avec mille louis pour prendre la fuite. Sans autre deliberation on oblige le mari à le suivre; mais comme ils sortent, ils rencontrent Panulphe avec l'Officier, qui les arrêtent. Chacun éclate contre l'Hypocrite en reproches de di-



verses manieres , à quoy étant  
 pressé il répond que *la fidelité qu'il*  
*doit au Prince est plus forte sur luy*  
*que toute autre consideration.* Mais  
 le Frere de la Dame repliquant à  
 cela , & luy demandant *pourquoy*  
*si son Beaufrere est criminel , il a at-*  
*tendu pour le déferer , qu'il l'eût sur-*  
*pris voulant corrompre la fidelité de*  
*sa femme ?* Cette attaque le met-  
 tant hors de defense , il prie l'Of-  
 ficier de le delivrer de toutes ces  
 criailleries , & de faire sa charge.  
 Ce quel'autre luy accorde , mais  
 en le faisant prisonnier luy mesme.  
 Dequoy tout le monde étant sur-  
 pris , l'Officier rend raison , &  
 cette raison est le dénouement.  
 Avant que je vous le declare ,  
 permettez moy de vous faire re-  
 marquer , que l'esprit de tout cet  
 Acte , & son seul effet & but jus-  
 qu'icy n'a été que de représenter



les affaires de cette pauvre famille dans la dernière desolation par la violence & l'impudence de l'Imposteur, jusques là qu'il paroît que c'est une affaire sans ressource dans les formes ; de sorte qu'à moins de quelque Dieu qui y mette la main, c'est adire de la Machine, comme parle Aristote, tout est déploré.

L'Officier declare donc que le Prince ayant pénétré dans le cœur du fourbe par une lumière toute particulière aux Souverains par dessus les autres hommes, & s'étant informé de toutes choses sur sa delation, avoit découvert l'imposture, & reconnu que cet homme étoit le même, dont sous un autre nom il avoit déjà ouï parler, & savoit une longue histoire toute tissée des plus étranges friponneries & des plus noires aventures dont il



*ait jamais été parlé : que nous vivons  
 sous un regne , où rien ne peut écha-  
 per à la lumiere du Prince , où la ca-  
 lomnie est confondue par sa seule pre-  
 sence , & où l'hypocrisie est autant en  
 horreur dans son esprit , qu'elle est ac-  
 creditée parmy ses sujets ; que cela  
 étant , il a d'autorité absolue annullé  
 tous les actes favorables à l'Impo-  
 steur , & fera rendre tout ce dont il  
 étoit saisi ; & qu'enfin c'est ainsi qu'il  
 reconnoit les services que le bon hom-  
 me a rendus autrefois à l'Etat dans  
 les armées , pour montrer que rien  
 n'est perdu près de luy , & que son  
 equité , lors que moins on y pense ,  
 des bonnes actions donne la recompen-  
 se. Il me semble que si dans tout  
 le reste de la piece l'Auteur a éga-  
 lé tous les anciens , & surpassé  
 tous les modernes , on peut dire  
 que dans ce dénouement il s'est  
 surpassé luy-mesme , n'y ayant rien*



de plus grand , de plus magnifique & de plus merveilleux, & cependant rien de plus naturel, de plus heureux & de plus juste, puisqu'on peut dire, que s'il étoit permis d'oser faire le caractère de l'ame de notre grand Monarque, ce seroit sans doute dans cette plénitude de lumière, cette prodigieuse pénétration d'esprit, & ce discernement merveilleux de toutes choses, qu'on le feroit consister: Tant il est vray, s'écrient icy ces Messieurs dont j'ay pris à tâche de vous rapporter les sentimens: tant il est vray, disent-ils, que le Prince est digne du Poëte, comme le Poëte est digne du Prince.

Achevons notre piece en deux mots, & voyons comme les caractères y sont produits dans toutes leurs faces. Le Mary voyant tou-



res choses changées, suivant le naturel des ames foibles, insulte au miserable Panulphe; mais son Beaufrere le reprend fortement, *en souhaitant au contraire à ce malheureux qu'il fasse un bon usage de ce revers de fortune; & qu'au lieu des punitions qu'il merite, il reçoive du Ciel la grace d'une veritable penitence qu'il n'a pas meritée.* Conclusion, à ce que disent ceux que les bigots font passer pour athées, digne d'un ouvrage si saint, qui n'étant qu'une instruction tres chrétienne de la veritable devotion, ne devoit pas finir autrement que par l'exemple le plus parfait qu'on ait peutêtre jamais proposé, de la plus sublime de routes les Vertus evangeli-ques, qui est le pardon des ennemis.



Voila, Monsieur, quelle est la  
 piece qu'on a defenduë; il se peut  
 faire qu'on ne voit pas le venin  
 parmy les fleurs; & que les yeux  
 des Puissances sont plus épurez  
 que ceux du vulgaire: si cela est,  
 il semble qu'il est encor de la  
 charité des religieux persecu-  
 teurs du miserable Panulphe, de  
 faire discerner le poison que les  
 autres avalent faute de le connoi-  
 tre; à cela près, je ne me mêle  
 point de juger des choses de cette  
 delicateffe, je crains trop de me  
 faire des affaires comme vous fa-  
 vez, c'est pourquoy je me con-  
 tenteray de vous communiquer  
 deux reflexions qui me sont ve-  
 nuës dans l'esprit, qui ont peut-  
 être été faites par peu de gens, &  
 qui ne touchant point le fond de  
 la question, peuvent être propo-  
 sées sans manquer au respect que



tous les gens de bien doivent avoir pour les jugemens des Puissances legitimes.

La premiere est sur l'étrange disposition d'esprit touchant cette Comedie, de certaines gens, qui supposant ou croyant de bonne foy, qu'il ne s'y fait ny dit rien qui puisse en particulier faire aucun méchant effet; ce qui est le point de la question; la condamnent toutefois en general, à cause seulement qu'il y est parlé de la Religion, & que le Theatre, disent-ils, n'est pas un lieu où il la faille enseigner.

Il faut être bien enragé contre Moliere, pour tomber dans un égarement si visible; & il n'est point de si chetif lieu commun, où l'ardeur de critiquer & de mordre ne se puisse retrancher,



après avoir osé faire son fort d'une si misérable & si ridicule defense. Quoy, si on produit la Verité avec toute la dignité qui doit l'accompagner par tout : si on a prévu & évité jusqu'aux effets les moins fâcheux qui pouvoient arriver, mesme par accident, de la peinture du vice : si on a pris, contre la corruption des esprits du siecle, toutes les precautions qu'une connoissance parfaite de la saine Antiquité, une veneration solide pour la Religion, une meditation profonde de la nature de l'ame, une experience de plusieurs années, & qu'un travail effroyable ont pû fournir; il se trouvera après cela des gens capables d'un contresens si horrible, que de proscrire un ouvrage, qui est le resultat de tant d'excellens preparatifs, par cette



seule raison, qu'il est nouveau de voir exposer la Religion dans une sale de Comedie, pour bien, pour dignement, pour discretement, necessairement & utilement qu'on le fasse. Je ne feins pas de vous avouer, que ce sentiment me paroît un des plus considerables effets de la corruption du siecle où nous vivons: c'est par ce principe de fausse bien-seance, qu'on relegue la Raison & la Verité dans des païs barbares & peu frequentez, qu'on les borne dans les Ecoles & dans les Eglises, où leur puissante vertu est presque inutile, parce qu'elles n'y sont cherchées que de ceux qui les aiment & qui les connoissent; & que comme si on se défioit de leur force & de leur autorité, on n'ose les commettre où elles peuvent rencontrer leurs en-



nemis. C'est pourtant là qu'elles doivent paroître ; c'est dans les lieux les plus profanes, dans les places publiques, les tribunaux, les palais des Grands seulement, que se trouve la matiere de leur triomphe : & comme elles ne sont, à proprement parler, Verité & Raison, que quand elles convainquent les esprits, & qu'elles en chassent les tenebres de l'erreur & de l'ignorance par leur lumiere toute divine, on peut dire que leur essence consiste dans leur action ; que ces lieux où leur operation est le plus necessaire, sont leurs lieux naturels ; & qu'ainsi c'est les détruire en quelque façon, que les reduire à ne paroître que parmy leurs adoreurs. Mais passons plus avant.

Il est certain que la Religion n'est que la perfection de la Rai-



son, du moins pour la Morale; qu'elle la purifie, qu'elle l'élève, & qu'elle dissipe seulement les tenebres que le peché d'origine a répandues dans le lieu de sa demeure : enfin que la Religion n'est qu'une Raison plus parfaite. Ce seroit être dans le plus déplorable aveuglement des Payens, que de douter de cette vérité. Cela étant, & puisque les Philosophes les plus sensuels n'ont jamais douté que la Raison ne nous fût donnée par la Nature, pour nous conduire en toutes choses par ses lumieres ; puisqu'elle doit être partout aussi présente à notre ame, que l'œil à notre corps, & qu'il n'y a point d'acceptions de personnes, de tems ny de lieux auprès d'elle : qui peut douter qu'il n'en soit de même de la Religion, que cette  
lu-



lumiere divine , infinie comme elle est par essence , ne doive faire briller par tout sa clarté : & qu'ainsi que Dieu remplit tout de luy-même , sans aucune distinction , & ne dédaigne pas d'être aussi present dans les lieux du monde les plus infames , que dans les plus augustes & les plus sacrez ; aussi les veritez saintes qu'il luy a plu de manifester aux hommes , ne puissent être publiées dans tous les tems & dans tous les lieux où il se trouve des oreilles pour les entendre , & des cœurs pour recevoir la grace qui fait les cherir ?

Loin donc , loin d'une ame vraiment chrétienne ces indignes ménagemens & ces cruelles bien-  
seances , qui voudroient nous empêcher de travailler à la sanctification de nos freres par tout



où nous le pouvons : la charité ne souffre point de bornes ; tous lieux , tous tems luy sont bons pour agir & faire du bien : elle n'a point d'égard à sa dignité , quand il y va de son interest ; & comment pourroit-elle en avoir , puisque cet interest consistant , comme il fait , à convertir les méchans , il faut qu'elle les cherche pour les combattre , & qu'elle ne peut les trouver pour l'ordinaire , que dans des lieux indignes d'elle ?

Il ne faut pas donc qu'elle dédaigne de paroître dans ces lieux , & qu'elle ait si mauvaise opinion d'elle-même , que de penser qu'elle puisse être avilie en s'humiliant. Les Grands du monde peuvent avoir ces basses considerations , eux de qui toute la dignité est empruntée & relative ;



& qui ne doivent être vûs que de loin & dans toute leur parure, pour conſerver leur autorité, de peur qu'étant vûs de près & à nu, on ne découvre leurs taches, & qu'on ne reconnoiſſe leur petiſſe naturelle : qu'ils ménagent avec avarice le foible caractère de grandeur qu'ils peuvent avoir; qu'ils choiſiſſent ſcrupuleuſement les jours qui le font davantage briller; qu'ils ſe gardent bien de ſe commettre jamais en des lieux qui ne contribuënt pas à les faire paroître elevez & parfaits; à la bonne heure: mais que la Charité redoute les mêmes inconveniens; que cette Souveraine des ames chrétiennes apprehende de voir ſa dignité diminuée en quelque lieu qu'il lui plaiſe de ſe montrer, c'eſt ce qui ne ſe peut penſer ſans crime: &



comme on a dit autrefois , que plutôt que Caton fût vicieux , l'ivrognerie seroit une vertu ; on peut dire avec bien plus de raison , que les lieux les plus infames seroient dignes de la presence de cette Reine , plutôt que sa presence dans ces lieux pût porter aucune atteinte à sa dignité.

En effet , Monsieur ; car ne croyez pas que j'avance ici des paradoxes ; c'est elle qui les rend dignes d'elle ces lieux si indignes en eux-mêmes : elle fait , quand il lui plait , un temple d'un palais , un sanctuaire d'un theatre , & un sejour de benedictions & de graces d'un lieu de débauche & d'abomination. Il n'est rien de si profane qu'elle ne sanctifie , de si corrompu qu'elle ne purifie , de si méchant qu'elle ne rectifie , rien de si extraordinaire , de si in-



usité & de si nouveau qu'elle ne justifie. Tel est le privilege de la Verité produite par cette Vertu le tondement & l'ame de toutes les autres Vertus.

Je sai que le principe que je pretens établir a ses modifications comme tous les autres; mais je soutiens qu'il est toujours vrai & constant, quand il ne s'agit que de parler comme ici. La Religion a ses lieux & ses tems affectez pour ses sacrifices, ses ceremonies & ses autres mysteres; on ne peut les transporter ailleurs sans crime: mais ses veritez qui se produisent par la parole, sont de tous tems & de tous lieux; parce que le parler étant necessaire en tout & par tout, il est toujours plus utile & plus saint de l'employer à publier la verité & à prêcher la vertu, qu'à quelque autre.



sujet que ce soit.

L'Antiquité si sage en toutes choses, ne l'a pas été moins dans celle-ci que dans les autres ; & les Payens, qui n'avoient pas moins de respect pour leur Religion, que nous en avons pour la nôtre, n'ont pas craint de la produire sur leurs theatres : au contraire connoissant de quelle importance il étoit de l'imprimer dans l'esprit du peuple, ils ont crû sagement ne pouvoir mieux lui en persuader la vérité, que par les spectacles qui lui sont si agreables. C'est pour cela que leurs Dieux paroissent si souvent sur la Scene ; que les denoüemens qui sont les endroits les plus importants du Poëme, ne se faisoient presque jamais de leur tems, que par quelque Divinité ; & qu'il n'y avoit point de piece qui ne



fût une agreable leçon , & une preuve exemplaire de la clemence ou de la justice du Ciel envers les hommes. Je sai bien qu'on me répondra, que nôtre Religion a des occasions affectées pour cet effet , & que la leur n'en avoit point : mais outre qu'on ne sauroit ecouter la Verité trop souvent & en trop de lieux , l'agreable maniere de l'insinuer au theatre est un avantage si grand par dessus les lieux où elle paroît avec toute son austerité , qu'il n'y a pas lieu de douter, naturellement parlant , dans lequel des deux elle fait plus d'impression.

Ce fut pour toutes ces raisons que nos peres , dont la simplicité avoit autant de rapport avec l'Evangile, que nôtre raffinement en est eloigné, voulant profiter à l'edification du peuple de son incli-



nation naturelle pour les spectacles, instituerent premierement la Comedie, pour representer la Passion du Sauveur du monde, & semblables sujets pieux. Que si la corruption qui s'est glissée dans les mœurs depuis ce tems heureux, a passé jusqu'au Theatre, & l'a rendu aussi profane qu'il devoit être sacré; pourquoi, si nous sommes assez heureux pour que le Ciel ait fait naître dans nos tems quelque genie capable de lui rendre sa premiere sainteté, pourquoi l'empêcherons-nous, & ne permettrons-nous pas une chose que nous procurerions avec ardeur, si la charité regnoit dans nos ames, & s'il n'y avoit pas tant de besoin qu'il y en a aujourd'hui parmi nous, de décrier l'hypocrisie, & de prêcher la veritable devotion?



La seconde de mes reflexions est sur un fruit veritablement accidentel, mais aussi tres important, que non seulement je croi qu'on peut tirer de la representation de l'Imposteur, mais même qui en arriveroit infailliblement. C'est que jamais il ne s'est frappé un plus rude coup contre tout ce qui s'appelle galanterie folide en termes honnêtes, que cette piece; & que si quelque chose est capable de mettre la fidelité des mariages à l'abri des artifices de ses corrupteurs, c'est assurément cette Comedie; parce que les voies les plus ordinaires & les plus fortes par où on a coutume d'attaquer les femmes, y sont tournées en ridicule d'une maniere si vive & si puissante, qu'on paroîtroit sans doute ridicule, quand on voudroit les em-



ployer après cela ; & par conséquent on ne reüssiroit pas.

Quelquesuns trouveront peut-être étrange ce que j'avance ici ; mais je les prie de n'en pas juger souverainement , qu'ils n'ayent vû représenter la piece , ou du moins de s'en remettre à ceux qui l'ont vûe : car bien loin que ce que je viens d'en rapporter fuffise pour cela , je doute même si la lecture toute entiere pourroit faire juger tout l'effet que produit sa représentation. Je sai encor qu'on me dira , que le vice dont je parle , étant le plus naturel de tous , ne manquera jamais de charmes capables de surmonter tout ce que cette Comedie y pourroit attacher de ridicule : mais je répons à cela deux choses ; l'une, que dans l'opinion de tous les gens qui connoissent le monde ,



ce peché , moralement parlant ,  
est le plus universel qu'il puisse  
être ; l'autre , que cela procede  
beaucoup plus , sur tout dans les  
femmes , des mœurs , de la liber-  
té & de la legereté de nôtre na-  
tion , que d'aucun panchant na-  
turel , étant certain que de toutes  
les civilisées il n'en est point qui  
y soit moins portée par le tempe-  
rament que la Françoisise : cela  
supposé , je suis persuadé que le  
degré de ridicule où cette piece  
feroit paroître tous les entretiens  
& les raisonnemens , qui sont les  
preludes naturels de la galanterie  
du tête à tête , qui est la dange-  
reuse ; je pretens , dis-je , que ce  
caractere de ridicule , qui seroit  
inseparablement attaché à ces  
voies & à ces acheminemens de  
corruption , par cette representa-  
tion , seroit assez puissant & assez



fort pour contrebalancer l'attrait qui fait donner dans le panneau les trois parts des femmes qui y donnent.

C'est ce que je vous ferai voir plus clair que le jour, quand vous voudrez : car comme il faut pour cela traiter à fond du Ridicule, qui est une des plus sublimes matières de la véritable Morale, & que cela ne se peut sans quelque longueur, & sans examiner des questions un peu trop speculatives pour cette Lettre ; je ne pense pas devoir l'entreprendre ici. Mais il me semble que je vous voi plaindre de ma circonspection à votre accoutumée, & trouver mauvais que je ne vous dise pas absolument tout ce que je pense : il faut donc vous contenter toutafait ; & voici ce que vous demandez.

Quoique



Quoique la Nature nous ait fait naître capables de connoître la Raison pour la suivre, pourtant jugeant bien que si elle n'y attachoit quelque marque sensible, qui nous rendît cette connoissance facile, nôtre foiblesse & nôtre paresse nous priveroient de l'effet d'un si rare avantage; elle a voulu donner à cette Raison quelque sorte de forme extérieure & de dehors reconnoissable. Cette forme est en general quelque motif de joie, & quelque matière de plaisir que nôtre ame trouve dans tout objet moral. Or ce plaisir, quand il vient des choses raisonnables, n'est autre que cette complaisance délicieuse, qui est excitée dans nôtre esprit par la connoissance de la Verité & de la Vertu: & quand il vient de la vûe de l'ignorance & de l'erreur,



c'est adire de ce qui manque de Raison, c'est proprement le sentiment par lequel nous jugeons quelque chose ridicule. Or comme la Raison produit dans l'ame une joie mêlée d'estime, le Ridicule y produit une joie mêlée de mépris; parceque toute connoissance qui arrive à l'ame, produit necessairement dans l'entendement un sentiment d'estime ou de mépris, comme dans la volonté un mouvement d'amour ou de haine.

Le Ridicule est donc la forme extérieure & sensible que la providence de la Nature a attaché à tout ce qui est déraisonnable, pour nous en faire appercevoir, & nous obliger à le fuir. Pour connoître ce Ridicule il faut connoître la Raison dont il signifie le défaut, & voir en quoi



elle consiste. Son caractere n'est autre dans le fond, que la convenance, & sa marque sensible la bienfaisance, c'est adire le fameux *quod decet* des anciens : de sorte que la bienfaisance est à l'égard de la convenance, ce que les Platoniciens disent que la beauté est à l'égard de la bonté, c'est adire qu'elle en est la fleur, le dehors, le corps & l'apparence extérieure ; que la bienfaisance est la raison apparente, & que la convenance est la raison essentielle. Delà vient que ce qui sied bien est toujours fondé sur quelque raison de convenance, comme l'indecence sur quelque disconvenance, c'est adire le Ridicule sur quelque manque de Raison. Or si la disconvenance est l'essence du Ridicule, il est aisé de voir pourquoi la galanterie de



Panulphe paroît ridicule, & l'hypocrisie en general aussi; car ce n'est qu'à cause que les actions secretes des bigots ne conviennent pas à l'idée que leur devote grimace, & l'austerité de leurs discours a fait former d'eux au public.

Mais quand cela ne suffiroit pas, la suite de la representation met dans la derniere evidence ce que je dis: car le mauvais effet que la galanterie de Panulphe y produit, le fait paroître si fort & si clairement ridicule, que le Spectateur le moins intelligent en demeure pleinement convaincu. La raison de cela est, que selon mon principe nous estimons Ridicule ce qui manque extrêmement de Raison: or quand des moyens produisent une fin fort differente de celle pour quoi on



les employe, nous supposons avec juste sujet, qu'on en a fait le choix avec peu de raison; parce que nous avons cette prevention generale, qu'il y a des voies par tout, & que quand on manque de reüssir, c'est faute d'avoir choisi les bonnes. Ainsi parce qu'on voit, que Panulphe ne persuade pas sa Dame, on conclut que les moyens dont il se sert ont une grande disconvenance avec sa fin, & par consequent qu'il est ridicule de s'en servir.

Or non seulement la galanterie de Panulphe ne convient pas à sa mortification apparente, & ne fait pas l'effet qu'il pretend; ce qui le rend ridicule, comme vous venez de voir: mais cette galanterie est extreme, aussi bien que cette mortification, & fait le plus méchant effet qu'elle pouvoit





faire ; ce qui le rend extrêmement ridicule , comme il étoit nécessaire pour en tirer le fruit que je pretens.

Vous me direz qu'il paroît bien par tout ce que je viens de dire , que les raisonnemens & les manieres de Panulphe semblent ridicules , mais qu'il ne s'ensuit pas qu'elles le semblassent dans un autre ; parceque , selon ce que j'ai établi , le Ridicule étant quelque chose de relatif , puisque c'est une espece de disconvenance , la raison pourquoi ces manieres ne conviennent pas à Panulphe , n'auroit pas lieu dans un homme du monde qui ne feroit pas devot de profession comme lui , & par consequent elles ne feroient pas ridicules dans cet homme comme dans lui.

Je répons à cela , que l'excès de



Ridicule que ces manieres ont dans Panulphe, fait que toutes les fois qu'elles se presenteront au Spectateur dans quelqu'autre occasion, elles lui sembleront assurément ridicules, quoique peut-être elles ne le seront pas tant dans cet autre sujet que dans Panulphe: mais c'est que l'ame, naturellement avide de joie, se laisse ravir necessairement à la premiere vûe des choses qu'elle a conçûes une fois comme extrêmement ridicules, & qui lui rafraichissent l'idée du plaisir tres sensible qu'elle a goûté cette premiere fois: or dans cet état l'ame n'est pas capable de faire la difference du sujet où elle voit ces objets ridicules, avec celui où elle les a premierement vûs. Je veux dire qu'une femme qui sera pressée par les mêmes raisons que Pa-



nulphe employe , ne peut s'empêcher d'abord de les trouver ridicules , & n'a garde de faire reflexion sur la difference qu'il y a entre l'homme qui lui parle & Panulphe , & de raisonner sur cette difference , comme il faudroit qu'elle fît , pour ne pas trouver ces raisons aussi ridicules qu'elles lui ont semblé , quand elle les a vû proposer à Panulphe.

La raison de cela est que nôtre imagination qui est le receptacle naturel du Ridicule , selon sa maniere ordinaire d'agir , en attache si fortement le caractere au materiel dans quoi elle voit , comme sont ici les paroles & les manieres de Panulphe , qu'en quelqu'autre lieu quoique plus decent , que nous trouvions ces mêmes manieres , nous sommes d'abord fra-



pez d'un souvenir de cette première fois, si elle a fait une impression extraordinaire, lequel se mêlant mal à propos avec l'occasion présente, & partageant l'ame à force de plaisir qu'il lui donne, confond les deux occasions en une, & transporte dans la dernière tout ce qui nous a charmé & nous a donné de la joie dans la première; ce qui n'est autre que le Ridicule de cette première.

Ceux qui ont étudié la nature de l'ame, & le progrès de ses opérations morales, ne s'étonneront pas de cette forme de procéder si irrégulière dans le fond, & qu'elle prenne ainsi le change, & attribue de cette sorte à l'un ce qui ne convient qu'à l'autre: mais enfin c'est une suite nécessaire de la violente & forte im-



pression qu'elle a reçue une fois d'une chose, & de ce qu'elle ne reconnoit d'abord & ne juge les objets que par la premiere apparence de ressemblance qu'ils ont avec ce qu'elle a connu auparavant, & qui frappe d'abord les sens.

Cela est si vrai, & telle est la force de la prevention, que je croirois prouver suffisamment ce que je pretens, en vous faisant simplement remarquer, que les raisonnemens de Panulphe, qui sont les moyens qu'il employe pour venir à son but, étant imprimés dans l'esprit de quiconque a vû cette piece, comme ridicules, ainsi que je l'ai prouvé, & par consequent comme mauvais moyens; naturellement parlant, toute femme près de qui on voudra les employer après ce-



la, les rendra inutiles en y résistant, par la seule prevention où cette piece l'aura mise, qu'ils sont inutiles en eux-mêmes.

Que si pourtant malgré tout ce que je viens de dire, on veut que l'ame après le premier mouvement qui lui fait embrasser avec empressement la plus legere image de Ridicule, revienne à soi, & fasse à la fin la difference des sujets; du moins m'avoüerez-vous, que ce retour ne se fait pas d'abord; qu'elle a besoin d'un tems considerable pour faire tout le chemin qu'il faut qu'elle fasse pour se desabuser de cette premiere impression; & qu'il est quelques instans, où la vûe d'un objet qui a paru extremement ridicule dans quelqu'autre lieu, le represente encor comme tel, quoique peut-être il ne le soit pas dans celui-ci.



Or ces premiers instans font de grande consideration dans ces matieres , & font presque tout l'effet que feroit une extreme durée ; parcequ'ils rompent toujours la chaine de la passion & le cours de l'imagination , qui doit tenir l'ame attachée dès le commencement jusqu'au bout d'une entreprise amoureuse , afin qu'elle reüssisse : & parceque le sentiment du Ridicule étant le plus froid de tous , amortit & éteint absolument cette agreable emotion & cette douce & benigne chaleur qui doit animer l'ame dans ces occasions. Que le sentiment du Ridicule soit le plus froid de tous , il paroît bien , parceque c'est un pur jugement plaisant & enjoué d'une chose proposée : or il n'est rien de plus serieux que tout ce qui a quelque

teint-



reinture de passion ; donc il n'y a rien de plus opposé au sentiment passionné d'une joie amoureuse, que le plaisir spirituel que donne le Ridicule.

Si je cherchois matiere à philosopher , je pourrois vous dire pour achever de vous convaincre de l'importance des premiers instans en matiere de Ridicule, que l'extreme attachement de l'ame pour ce qui lui donne du plaisir, comme le Ridicule des choses qu'elle voit, ne lui permet pas de raisonner pour se priver de ce plaisir , & par consequent qu'elle a une repugnance naturelle à cesser de considerer comme Ridicule , ce qu'elle a une fois considéré comme tel : & c'est peutêtre pour cette raison que , comme il arrive souvent, nous ne saurions traiter serieuse-



ment de certaines choses , pour les avoir d'abord envisagées de quelque côté ou ridicule , ou seulement qui a rapport à quelque idée de ridicule que nous avions , & qui nous l'a rafraichie : combien donc à plus forte raison cette premiere impression fait-elle le même effet dans les occasions aussi serieuses que celles-ci ; Car, comme je viens de le remarquer, il ne faut point dire que ce soient des affaires à être traitées en riant , n'y ayant rien de plus sérieux que ces sortes d'entreprises ; ce que je veux bien repeter , parcequ'il est fort important pour mon but , & rien qui soit plutôt demonté par le moindre mélange de ridicule , comme les experts le peuvent témoigner : & tout cela parceque le sentiment du Ridicule est le plus choquant, le



plus rebutant, & le plus odieux de tous les sentimens de l'ame.

Mais s'il est generalement desagreable, il l'est particulièrement pour un homme amoureux, qui est le cas de nôtre question. Il est peu d'honnêtes gens qui ne soient convaincus par experience de cette verité; aussi est-il bien aisé de la prouver. La raison en est, que comme il n'y a rien qui nous plaise tant à voir en autrui, qu'un sentiment passionné; ce qui est peutêtre le plus grand principe de la veritable Rethorique; aussi n'y a-t-il rien qui déplaie plus que la froideur & l'apathie qui accompagne le sentiment du ridicule, sur tout dans une personne qu'on aime: de sorte qu'il est plus avantageux d'en être haï; parceque quelque passion qu'une femme ait pour



vous, elle est toujours favorable, étant toujours une marque que vous estes capable de la toucher, qu'elle vous estime, & qu'elle est bien aise que vous l'aimiez; au lieu que ne la toucher point du tout, & lui être indifferant, à plus forte raison lui paroître méprisable pour peu que ce soit, c'est toujours être à son égard dans un neant le plus cruel du monde, quand elle est tout au vôtre: de sorte que pour peu qu'un homme ait de courage, ou d'autre voie ouverte pour revenir à la liberté & à la raison, la moindre marque qu'il aura de paroître ridicule, le guerira absolument, ou du moins le troublera, & le mettra en desordre, & par consequent hors d'état de pousser une femme à bout pour cette fois, & elle de même en su-



reté quant à lui; ce qui est le but de ma reflexion.

Mais non seulement quand l'impression premiere de Ridicule, qui se fait dans l'esprit d'une femme, lorsqu'elle voit les mêmes raisonnemens de Panulphe dans la bouche d'un homme du monde, s'effaceroit absolument dans la suite, par la reflexion qu'elle feroit sur la difference qu'il y a de Panulphe à l'homme qui lui parle: non seulement, dis-je, quand cela arriveroit, cette premiere impression ne laisseroit pas de produire tout l'effet que je pretens, comme je l'ai prouvé; mais il est même faux qu'elle puisse être effacée entièrement, parce que, outre que ces raisonnemens paroissent ridicules, comme je l'ai fait voir, ils le sont en effet, & ont toujours reellement quelque de-



gré de ridicule dans la bouche de qui que ce soit, s'ils n'en ont pas partout un aussi grand que dans Panulphe. La raison de cela est que, si le Ridicule consiste dans quelque disconvenance, il s'ensuit que tout mensonge, déguisement, fourberie, dissimulation, toute apparence différente du fond, enfin toute contrariété entre actions qui procedent d'un même principe, est essentiellement ridicule. Or tous les galans qui se servent des mêmes persuasions que Panulphe, sont en quelque degré dissimulez & hypocrites comme lui; car il n'en est point qui voulût avouer en public les sentimens qu'il declare en particulier à une femme qu'il veut perdre: ce qu'il faudroit qu'il fût, pour qu'il fût vrai de dire, que ses sentimens de tête à



tête n'ont aucune disconvenance avec ceux dont il fait profession publique, & par consequent aucune indecence, ni aucun ridicule: & le premier fondement de tout cela est ce que j'ai établi dès l'entrée de cette reflexion, que la providence de la Nature a voulu que tout ce qui est méchant eût quelque degré de ridicule, pour redresser nos voies par cette apparence de défaut de Raison, & pour piquer nôtre orgueil naturel, par le mépris qu'excite necessairement ce défaut, quand il est apparent, comme il est par le Ridicule: & c'est delà que vient l'extreme force du Ridicule sur l'esprit humain, comme de cette force procede l'effet que je pretens. Car la connoissance du défaut de Raison d'une chose que nous donne



l'apparence de Ridicule , qui est en elle , nous fait la mesestimer necessairement , parceque nous croyons que la Raison doit regler tout. Or ce mépris est un sentiment relatif de même que toute espece d'orgueil , c'est-à-dire qui consiste dans une comparaison de la chose mesestimée avec nous au desavantage de la personne dans qui nous voyons cette chose , & à nôtre avantage : car quand nous voyons une action ridicule , la connoissance que nous avons du Ridicule de cette action nous eleve au dessus de celui qui la fait ; parceque d'une part personne n'agissant irraisonnablement à son sceu , nous jugeons que l'homme qui l'a faite , ignore qu'elle soit déraisonnable , & la croit raisonnable , donc qu'il est dans l'erreur & dans



l'ignorance , que naturellement nous estimons des maux ; d'ailleurs par cela même que nous connoissons son erreur, par cela même nous en sommes exemts : donc nous sommes en cela plus éclairés , plus parfaits , enfin plus que lui. Or cette connoissance d'être plus qu'un autre , est fort agreable à la Nature ; delà vient que le mépris qui enferme cette connoissance , est toujours accompagné de joie : or cette joie & ce mépris composent le mouvement qu'excite le Ridicule dans ceux qui le voyent ; & comme ces deux sentimens sont fondez sur les deux plus anciennes & plus essentielles maladies du genre humain , l'orgueil & la complaisance dans les maux d'autrui , il n'est pas étrange que le sentiment du Ridicule soit si



fort, & qu'il ravisse l'ame comme il fait ; elle qui se défiant à bon droit de sa propre excellence depuis le peché d'origine, cherche de tous côtez avec avidité de quoi la persuader aux autres & à soimême par des comparaisons qui lui soient avantageuses, c'est-à-dire par la consideration des défauts d'autrui.

Enfin il ne faut pas pour dernière objection qu'on me dise, que tous les sentimens que j'attribuë aux gens, & sur lesquels je fonde mon raisonnement dans tout ce discours, ne se sentent pas comme je les dis ; car ce n'est que dans les occasions qu'il paroît si on les a, ou non : ce n'est pas qu'alors même on s'appergoive de les avoir ; mais c'est seulement que l'on fait des actes qui supposent nécessairement qu'on



les a ; & c'est la maniere d'agir naturelle & generale de nôtre ame , qui ne s'avoüe jamais à soi-même la moitié de ses propres mouvemens ; qui marque rarement le chemin qu'elle fait , & que l'on ne pouroit point marquer aussi , si on ne le découvroit , & si on ne le prouvoit de cette sorte par la lumiere & par la force du raisonnement.

Voila , Monsieur , la preuve de ma reflexion ; ce n'est pas à moi à juger si elle est bonne , mais je sai bien que si elle l'est , l'importance en est sans doute extreme ; & s'il faut estimer les remedes d'autant plus que les maladies sont incurables , vous m'avoüerez que cette Comedie est une excellente chose à cet égard , puisque tous les autres efforts qui se font contre la galanterie ,



font absolument vains. En effet les Predicateurs foudroyent, les Confesseurs exhortent, les Pasteurs menacent, les bonnes ames gemissent, les parens, les maris & les maitres veillent sans cesse, & font des efforts continuels aussi grans qu'inutiles, pour brider l'impetuosité du torrent d'impureté qui ravage la France; & cependant c'est être ridicule dans le monde, que de ne s'y laisser pas entraîner; & les uns ne font pas moins de gloire d'aimer l'incontinence, que les autres en font de la reprendre. Le desordre ne procede d'autre cause que de l'opinion impie où la plupart des gens du monde sont aujourd'hui, que ce peché est moralement indifférent, & que c'est un point où la Religion contrarie directement la Raison naturelle. Or  
 pou-



pouvoit-on combattre cette opinion perverse plus fortement, qu'en découvrant la turpitude naturelle de ces bas attachemens, & faisant voir par les seules lumieres de la Nature, comme dans cette Comedie, que non seulement cette passion est criminelle, injuste & déraisonnable, mais même qu'elle l'est extrêmement, puisque c'est jusques à en paroître ridicule? Voila, Monsieur, quels sont les dangereux effets qu'il y avoit juste sujet d'apprehender, que la representation de l'Imposteur ne produisît. Je n'en dirai pas davantage, la chose parle d'elle-même.

Je rends apparemment un tres mauvais service à Moliere par cette reflexion, quoique ce ne soit pas mon dessein; parceque je lui fais des ennemis d'autant de



galans qu'il y en a dans Paris, qui ne sont pas peut-être les personnes les moins éclairées ni les moins puissantes : mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. Cela ne lui arriveroit pas, si suivant les pas des premiers Comiques & des modernes qui l'ont précédé, il exerçoit sur son theatre une censure impudente, indiscrete & mal réglée, sans aucun soin des mœurs ; au lieu de negliger, comme il a fait en faveur de la Vertu & de la Verité, toutes les loix de la coutume & de l'usage du beau monde, & d'attaquer ses plus cheres maximes & ses franchises les plus privilegiées, jusques dans leurs derniers retranchemens.

Voila, Monsieur, ce que vous avez souhaité de moi : gardez-vous bien de croire pour tout ce que je viens de dire, que je m'inté-



resse en aucune maniere dans l'histoire que je vous ai contée, & de prendre pour l'effet de quelque opinion premeditée, l'effort que j'ai fait pour vous plaire : je parle sur les suppositions que je forge, & seulement pour me donner matiere de vous entretenir plus longtemps, comme je fai que vous le voulez. A cela près, peu m'importe qui que ce soit qui ait raison : car quoique cette affaire me paroisse peutêtre assez de consequence, j'en voi tant d'autres de cette sorte aujourd'hui, qui sont ou traitées de bagatelles, ou réglées par des principes tout autres qu'il faudroit, que n'étant pas assez fort pour resister aux mauvais exemples du siecle, je m'accoutume insensiblement, Dieu merci, à rire de tout comme les autres, & à ne regarder toutes les



choses qui se passent dans le monde, que comme les diverses scènes de la grande Comedie qui se jouë sur la terre entre les hommes. Je suis,

MONSIEUR,



Vôtre, &c.

*Le 20. Aoust 1667.*

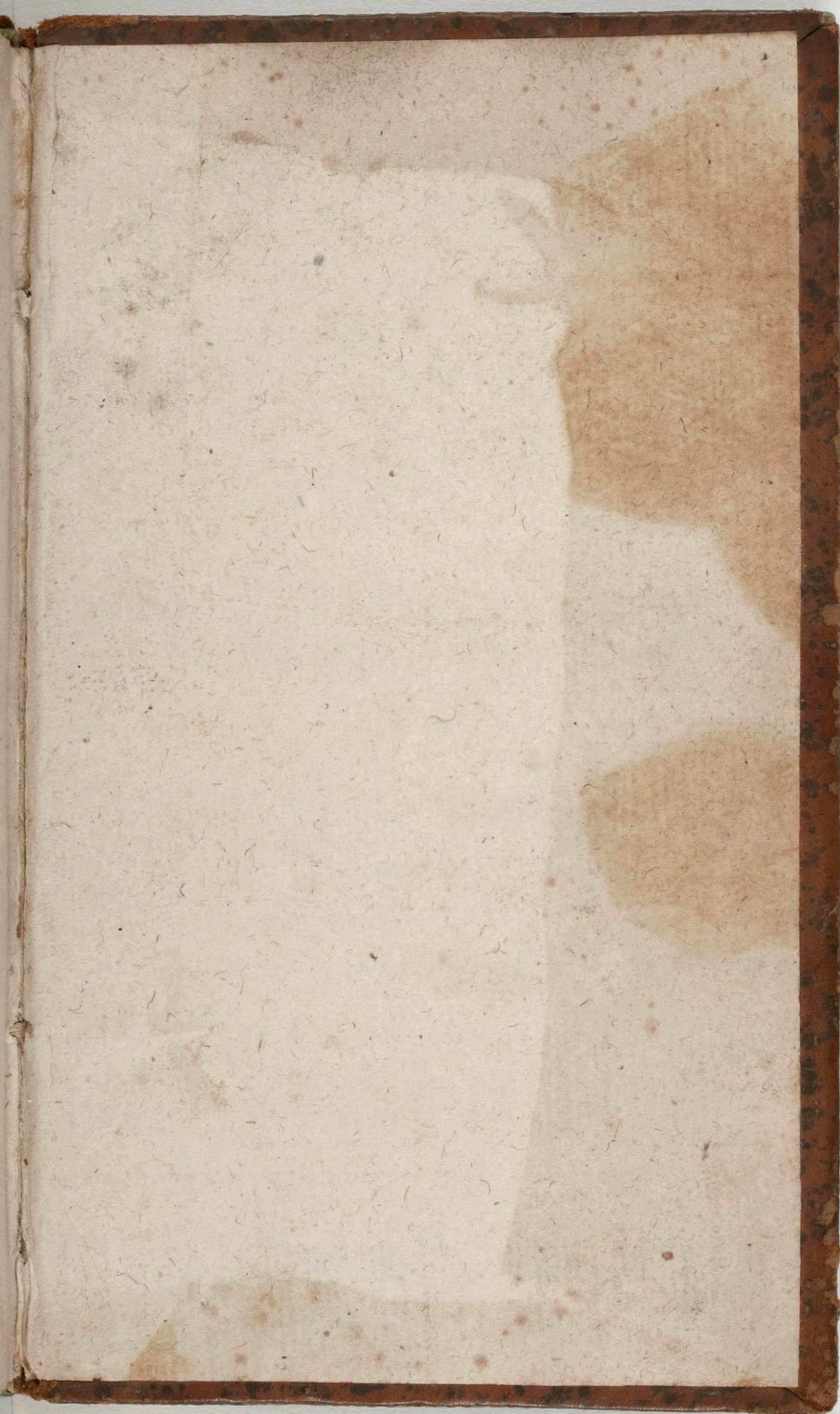


on  
ce  
le  
n

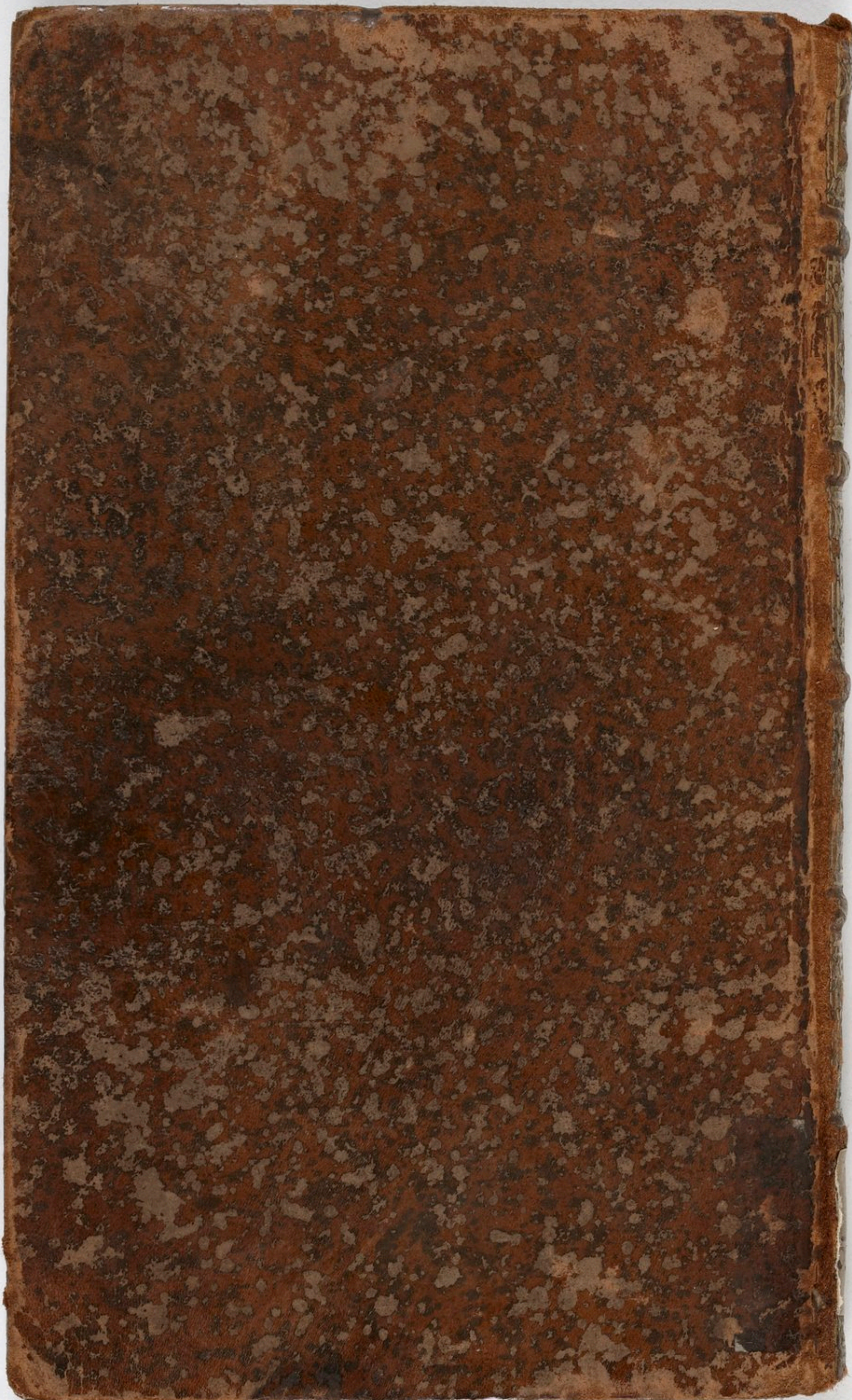














Y<sup>+</sup>  
5788